

SOLARIS

Science-fiction et fantastique

Le volet en ligne

161 *Lectures*

J.-O. Allard

N. Faure

R. D. Nolane

R. Bozzetto

P.-A. Côté

P. Raud

J. Reynolds

175 *Les Imaginales 2008*

É. Vonarburg

181 *Écrits sur l'imaginaire*

N. Spehner

189 *Sci-néma*

H. Morin

C. Sauvé



N° 168

L'ANTHOLOGIE PERMANENTE
DES LITTÉRATURES DE L'IMAGINAIRE

Gratuit



Abonnez-vous !

Abonnement (toutes taxes incluses) :

Québec : 29,72 \$ (26,33 + TPS + TVQ)

Canada : 29,72 \$ (28,30 + TPS)

États-Unis : 29,72 \$US

Europe (surface) : 35 €

Europe (avion) : 38 €

Autre (surface) : 46 \$CAN

Autre (avion) : 52 \$CAN

Nous acceptons les chèques et mandats en **dollars canadiens**, **américains** et en **euros** seulement.

On peut aussi payer par Internet avec **Visa** ou **Mastercard**.

Toutes les informations nécessaires sur notre site :

<http://www.revue-solaris.com>

Par la poste, une seule adresse :

Solaris, 120, Côte du Passage, Lévis (Québec) Canada G6V 5S9

Courriel :
solaris@revue-solaris.com

Téléphone :
(418) 837-2098

Fax :
(418) 523-6228

Nom : _____

Adresse : _____

Courriel ou téléphone : _____

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro :

Solaris est une revue publiée quatre fois par année par les Publications bénévoles des littératures de l'imaginaire du Québec. Fondée en 1974 par Norbert Spehner, **Solaris** est la première revue de science-fiction et de fantastique en français en Amérique du Nord.

Ces pages sont offertes gratuitement. Elles constituent le *Supplément en ligne* du numéro 168 de la revue **Solaris**. Toute reproduction – à l'exclusion d'une impression unique en vue de joindre ce supplément au numéro 168 de **Solaris** –, est strictement interdite à moins d'entente spécifique avec les auteurs et la rédaction.

Les collaborateurs sont responsables de leurs opinions qui ne reflètent pas nécessairement celles de la rédaction.

Date de mise en ligne : septembre 2008

© **Solaris** et les auteurs

Lectures

Graham Masterton

Descendance

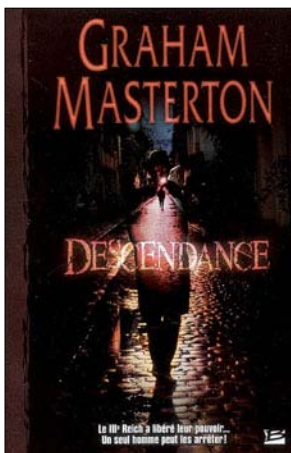
Paris, Bragelonne (L'Ombre), 2008,
334 p.

Graham Masterton, l'auteur de la célèbre série *Manitou* publiait, en 2006, **Descendant**, traduit en français par les éditions Bragelonne au début de l'année courante. Le lecteur de **Descendance** est entraîné, parfois un peu malgré lui, dans une chasse aux vampires pas vraiment originale mais, il faut se l'avouer, relativement divertissante.

James Falcon, le personnage principal du récit, est californien, roumain du côté de sa mère. Au début des années 1940, au terme de ses études, Falcon publie un article posant comme hypothèse l'existence des *strigoï*,

sortes de vampires issus des contes valaques. Peu de temps après la publication dudit article, le jeune homme reçoit la visite de deux officiers de l'armée américaine qui lui apprennent que ses théories sont fondées : les *strigoï* existent bel et bien, et, comble du malheur, ils sont alliés aux Nazis. Accompagné de Jill, une jolie maître-chien, James Falcon, visiblement le seul à connaître assez les *strigoï* pour les combattre, est donc embarqué de force dans une aventure qui s'étendra sur une quinzaine d'années, de l'Europe ravagée par les bombardements nazis à la banlieue londonienne où se terre Dorin Duca, supposément le premier et le plus puissant des *strigoï*.

Bien que Falcon soit un Van Helsing assez attachant, et que Jill remplisse plutôt bien son rôle de joli faire-valoir, **Descendance** n'est pas le roman d'horreur du siècle, ni même du mois. Rien ici pour vous faire tourner frénétiquement les pages ou pour emplir vos nuits de sueurs froides : le suspense tombe trop souvent à plat, et les scènes *gore*, quant à elles, n'ont que très rarement l'effet recherché, suscitant plus souvent chez le lecteur un roulement d'yeux condescendant qu'un frisson de dégoût. On est loin, très loin, de ce qu'a pu être **Manitou**. Les dialogues manquent de piquant, la narration traîne trop souvent de la patte et l'écriture, très peu lyrique, est par moments plutôt terne. Va savoir



pourquoi, **Descendance** demeure malgré tout une lecture divertissante, mais sans plus. [JOA]

Robert Charles Wilson

Mysterium, Romans & Nouvelles
Paris, Denoël (Lunes d'encre), 2008,
728 p.

L'auteur canadien Robert Charles Wilson a atteint une notoriété internationale depuis que son roman **Spin**, pour lequel il a obtenu le prix Hugo en 2006, a connu un succès mondial.

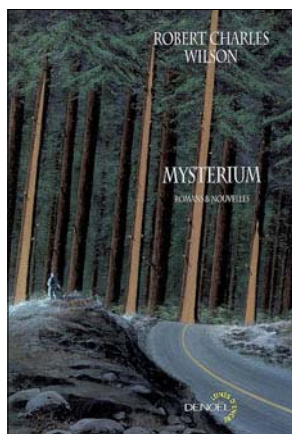
Mysterium, sous-titré **Romans & Nouvelles**, publié au début 2008 par les éditions Denoël, comprend six nouvelles inédites en français, dont « Julian : un conte de Noël » (finaliste au prix Hugo en 2007), et deux romans, **Mysterium** (lauréat du prix Philip K. Dick en 1994) et **La Cabane de l'aiguilleur**, premier roman de Wilson. Bien que les six nouvelles et **La Cabane**... soient particulièrement bien écrits et tout à fait intéressants, c'est le roman **Mysterium** qui s'avère être le texte le plus fascinant du recueil.

Un objet étrange, découvert en Turquie et sûrement d'origine extraterrestre, est ramené pour y être étudié au Laboratoire de recherches en physique de la petite ville de Two Rivers, au Michigan. Puisqu'une chose entraîne nécessairement une autre, peu de temps après l'arrivée de l'artefact, une explosion détruit en partie le centre de recherches. Les pompiers dépêchés sur les lieux constatent rapidement que quelque chose d'étrange s'est produit. Des créatures surnaturelles – pour certains elles ont l'air d'anges, pour d'autres, d'horribles monstres – surgissent des flammes. Et ce n'est pas le plus bizarre puisque toute commu-

nication entre Two Rivers et le reste des États-Unis est désormais impossible. Les routes sont coupées par une forêt très, très ancienne. La ville entière semble avoir été transportée dans un monde parallèle...

Mysterium peut, de prime abord, prendre des accents de récit fantastique. La réalité banale des habitants de Two Rivers est soudainement bouleversée par un événement plus qu'étrange. Or, ce qui semble être issu du surnaturel s'avère finalement avoir une cause ancrée dans la réalité. Wilson fournit au compte-gouttes au lecteur les causes scientifiques qui pourraient expliquer les événements décrits dans le roman. Certes, c'est parfois un peu tiré par les cheveux, mais on y croit. Ou du moins, entraîne que l'on est par la prose de l'auteur canadien, on veut y croire.

La SF de Wilson est riche, brillante et subtile. Son style est aéré et élégant. La narration de ses textes, descriptive sans jamais tomber dans la complaisance, est toujours très juste. Toutefois, ce qui donne le plus de force aux récits de Wilson, ce sont les person-



nages, bien définis et attachants, que le lecteur prend un plaisir immense à découvrir au fil du texte. L'écrivain s'approprie un matériau relativement classique et le façonne, de manière très originale et personnelle, pour en faire une œuvre de grand talent. Robert Charles Wilson est un auteur à (re)découvrir absolument qui mérite amplement une place de choix dans vos bibliothèques. **Mysterium, Romans & Nouvelles** est une excellente introduction à son œuvre. À noter aussi, l'intéressante préface de Jacques Baudou. Qu'attendez-vous ? Allez ! Courez chez votre libraire !

Jérôme-Olivier ALLARD

Robert Charles Wilson

Axis

New York, Tor Books, 2007, 303 p.

Gagnant du prix Hugo 2007 avec l'excellent **Spin**, Robert Charles Wilson offre avec **Axis** la deuxième partie d'une trilogie.

Dans **Spin**, l'action se situe dans un futur proche. Les étoiles disparaissent, car la Terre se trouve isolée du jour au lendemain de son environnement et protégée par une sorte de champ opaque placé là par des ETs inconnus. Alors que des milliers d'années défilent à l'extérieur de cette protection, les Terriens de ce début de XXI^e siècle vivent normalement, sans accélération, ce qui explique que leurs mœurs et façons de penser nous sont assez familières. Le voile est perméable et des colons sont envoyés sur Mars, qui va poursuivre son évolution au rythme du temps extérieur, jusqu'au moment où la planète sera à son tour enrobée et préservée.

Des contacts vont finir par s'établir entre la Terre et les colons martiens dont la technologie est plus évoluée, mais personne ne sait qui a pu mettre en place la protection qui entoure les deux planètes, ni dans quel but. Ces extraterrestres invisibles ont été nommés les Hypothétiques.

À la fin du roman, le lecteur découvrirait une arche gigantesque plantée dans l'Océan Pacifique, porte vers Equatoria, un autre monde offert aux Terriens par les mystérieux Hypothétiques. Nul besoin de vaisseau pour traverser, l'arche permet de passer en bateau d'un océan à l'autre.

Dans **Axis**, c'est sur cette nouvelle planète que les personnages vont maintenant évoluer. La Terre est toujours présente, mais comme une patrie distante.

La scène d'ouverture d'**Axis** nous amène dans un paysage désertique où une petite communauté scientifique de Fourths – des humains modifiés grâce à une technologie martienne – est centrée autour d'un garçon de douze ans nommé Isaac qui a des pouvoirs très particuliers.

Sulean Moi, vieille Martienne Fourth exilée sur Terre, arrive dans la colonie pour rencontrer Isaac. Ses motivations sont à la fois éthiques et personnelles, humaines... Comme souvent chez R. C. Wilson, les personnages ne sont ni tous blancs ni tous noirs. Sulean, malgré son grand âge, cache des blessures d'enfance ravivées par l'existence d'Isaac.

Lise Adams habite Equatoria depuis des années et cherche son père, un scientifique disparu de la maison familiale dix ans plus tôt. Il s'intéressait à la nature des Hypothétiques et avait

élaboré la théorie que la planète entière avait été transformée géologiquement pour pouvoir héberger l'espèce humaine et répondre à ses besoins (en énergie notamment). La jeune femme ne se doute pas que cette quête va la plonger au cœur de certains secrets d'État que certains ne veulent pas voir apparaître en plein jour, notamment le Conseil de Sécurité génomique dont fait partie son ex-conjoint, Gary. Elle engage Turk, un pilote d'avion et aventurier, pour l'accompagner, quand une pluie de matière biomécanique encore jamais vue sur la planète les bloque quelques jours à Port Magellan. De compagnon de route, il devient peu à peu son amant et la relation entre les deux personnages se renforce au fil du roman.

Lise a peu d'indices pour commencer sa quête. Elle n'a qu'une lettre écrite par un ancien collègue de son père, le docteur Dvali, et une photo où il figure en compagnie de plusieurs personnes dont une femme ridée d'origine martienne...

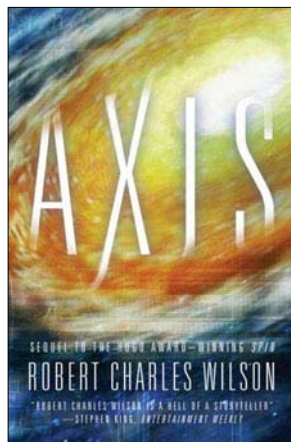
Robert Charles Wilson nous livre ici une suite aboutie, qui ouvre de nouvelles perspectives tout en approfondissant certaines questions, certaines dans les plus importantes : qui sont les Hypothétiques, ces ETs qui ont préservé l'humanité ? Que veulent-ils ?

Ils ont créé Equatoria, mais restent toujours inaccessibles et si résolument différents de l'homme que tout contact semble impossible. Un contact qu'espère pourtant l'équipe du docteur Dvali, qui s'est mise hors la loi pour arriver à ses fins à tout prix. Mais des entités qui manipulent des planètes, jouent avec les millions d'années, sont-elles capables de voir que l'homme est un être intelligent ?

Robert Charles Wilson joue habilement de ses thèmes habituels : la confrontation des individus ou de petites communautés à un élément inconnu, étranger et inexplicable, et il en explore les possibilités avec le lecteur. Les personnages sont rapidement attachants, très humains, bien campés, et évoluent ou se découvrent dans leur complexité, leurs paradoxes, leur histoire personnelle, au gré des événements. Même si Turk ou le docteur Dvali frisent un peu les limites de la caricature parfois, Wilson nous a épargné le cliché total, heureusement !

Tous ces destins s'inscrivent dans une trame beaucoup plus large que dans ses autres romans, même les plus aboutis. Il reste de la matière pour le dernier volume à paraître. Le canevas science-fiction s'intègre parfaitement à une narration classique et structurée, basée sur les personnages.

Personne n'a de solution définitive, de réponse toute faite et le lecteur se surprend à échafauder ses propres théories sur les questions posées, d'autant plus facilement qu'il reste



encore bien des choses en suspens à la fin du roman. La planète Equatoria, décor de l'action, est très présente. De relativement familière la plupart du temps, elle devient, dès l'évocation de la pluie de matière biotechnologique, un lieu profondément étranger dont la similitude avec la Terre n'est qu'apparence vite détrompée.

La forêt évoquée dans les derniers chapitres est profondément différente, et les personnages ne savent d'ailleurs plus comment réagir, ils oscillent entre la curiosité et la peur face au phénomène.

Axis agrandit les horizons dessinés par **Spin** et laisse le lecteur dans l'attente impatiente du prochain opus de cette fresque incroyablement vaste et structurée, qui a le mérite de rester accessible parce que les repères sont à taille humaine. J'ai découvert une thématique commune avec **Le Vaisseau des voyageurs**, vraiment beaucoup plus aboutie et dont j'attends les prolongements dans le prochain roman... mais je ne vous en dis pas plus, parce que c'est ma théorie !

Je conseille vivement ce roman à tous les amateurs de science-fiction humaniste, qui porte à réflexion, intéressés par le contact ET et ses implications à l'échelle mondiale. Mais aussi à ceux qui aiment s'impliquer dans la lecture, vibrer avec les personnages, partager leurs émotions et leurs vies. Roman d'aventure, d'ouverture, de réflexion... comme le dit si bien le père de Lise... « What we cannot remember, we must rediscover »...

C'est du bon, de l'excellent Wilson qui nous promet un final en apothéose avec **Vortex**. Courez acheter **Axis** si vous lisez en anglais – il est sorti en

poche ! – ou attendez patiemment sa traduction en français. La sortie est prévue pour octobre ou novembre 2009 chez Denoël dans la collection Lunes d'Encre (source : Gilles Goulet, traducteur). [NF]

Joëlle Wintrebert

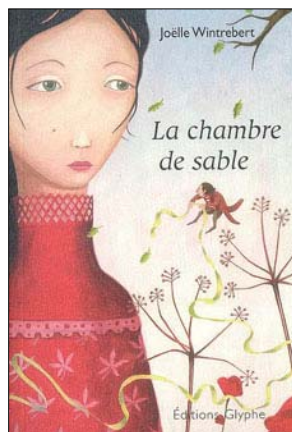
La Chambre de sable

Paris, Glyphe, 2008, 182 p.

Marie a onze ans. Elle habite dans le Midi de la France et se réveille, comme chaque matin, dans sa chambre de sable... où « la fenêtre s'ouvre là comme une porte sur ailleurs, comme si l'aube de cette plage était la réalité, et le spectacle changeant de la fenêtre une pure fiction... ».

Cette jeune fille au bord de l'adolescence vit entre Sylvana, sa mère monoparentale trop préoccupée d'elle-même pour l'aimer correctement, et leur amie, Nana, une artiste peintre éprise de liberté dont elle fait son modèle. Son père est absent, vague souvenir tiré d'une photo déchirée.

C'est l'été des changements pour Marie qui va être confrontée au monde



adulte de bien des façons, à commencer par le nouveau comportement de sa meilleure amie d'école, qui se maquille et commence à embrasser les garçons.

Vive et intelligente, Marie aime jouer avec les mots et même inventer, au risque de se mettre sa mère à dos, car elle n'a pas la langue dans sa poche ! Son imagination l'entraîne, solitaire, dans des visites du cimetière dont elle ne dit rien à personne. La vie de tous ces morts la fascine, au point qu'elle commence à inventer des destinées à ces portraits anciens posés sur les plaques de marbre.

Lors d'une de ces visites, elle repère un vieil homme qui pose des fleurs uniquement sur des tombes d'enfants. Intriguée, elle découvre en le suivant qu'il s'agit de son voisin d'en face, Justin Taillevent, un être timide, solitaire et effacé. Marie va apprendre que le monde des adultes peut être chaleureux, mais aussi dur, cruel, pétri de mensonges et de vengeances mesquines et que la sincérité n'est pas toujours le meilleur des remparts. Elle n'aura de cesse de percer le secret de Justin... au risque de bouleverser leurs vies.

Fidèle à ses thèmes de prédilection, l'auteure nous parle de femmes, de féminité, avec sensibilité et sans sensiblerie, de sensualité, mais aussi de confiance et d'amitié. Les adultes vus par Marie sont dépeints sans compromis et souvent englués dans leurs contradictions. Les gens, même les plus sympathiques, s'avèrent plus troubles qu'il n'y paraît de prime abord et le mal se trouve souvent aussi dans l'œil de ceux qui regardent.

Pour ce roman, écrit à la première personne dans un style concis, superbe

et prenant, vivant, sensuel parfois, Joëlle Wintrebert nous propose un voyage à travers les mots, les émotions et l'imaginaire d'une demoiselle sans concessions dont le monde est blanc ou noir. Le ton est toujours très juste et c'est bien là une adolescente qui nous ouvre son univers, ce qui donne une grande force à ce texte. Marie renvoie le lecteur à sa propre traversée vers l'âge adulte et la fin de certaines illusions.

À dévorer lentement, ce roman qui navigue entre onirisme, quotidien et surnaturel se déguste comme un bon plat gorgé de saveurs douces-amères et laisse une trace rare au cœur. Merci, madame Wintrebert !

Nathalie FAURE

Robert W. Chambers

Le Roi en jaune

Noisy-le-Sec, Malpertuis (Absinthes, Éthers, Opiums), 2007, 260 p.

Robert W. Chambers (1865-1933) est de ces auteurs dont la faible notoriété au-delà des cercles spécialisés n'a rien à voir avec l'influence qu'ils ont pu avoir sur la littérature fantastique. Tout le monde n'a pas son August Derleth sans qui, et quels que soient ses défauts, H. P. Lovecraft serait resté un illustre inconnu plus ou moins mort de faim au temps des *pulps*...

Le parallèle avec Lovecraft ne s'arrête pas là, car si Robert Chambers se voit réédité de temps à autre, il le doit justement au créateur de Cthulhu qui, dans son fameux essai **Épouvante et surnaturel en littérature**, avait fait un éloge appuyé du **Roi en jaune** paru en 1895. C'est ainsi que Robert W. Chambers, auteur fort connu de



son temps surtout pour des romans d'action sentimentaux, mais instantanément oublié après son décès, a gagné un peu d'immortalité avec ce petit chef-d'œuvre de fantastique décadent. L'édition plus que bienvenue de Malpertuis est la première intégrale en français de ce recueil dont une partie avait été publiée en 1976 chez Marabout sous le titre du **Roi de jaune vêtu**, et dont une autre des nouvelles (« La Demoiselle d'Ys ») l'avait été cette fois par mes soins en 1980 dans un numéro spécial de mon fanzine **Crépuscule**. Et outre le fait d'offrir enfin l'intégralité du volume original, l'édition de Malpertuis est enrichie de nombreuses notes, préfaces, appendices et photos.

Le recueil se décompose en deux parties, la première regroupant quatre longues nouvelles tournant autour d'un ouvrage malfaisant et intitulé « Le Roi en jaune », un « monstrueux livre interdit dont la lecture entraîne terreur, folie et tragédie spectrale [et qui] atteint vraiment des sommets remarquables de peur cosmique »,

pour reprendre les termes de Lovecraft. « Le Roi en jaune » est en effet une porte sur un autre univers d'où surgissent des noms devenus par la suite familiers comme ceux de la cité de Carcosa, d'Hastur ou encore des Hyades. Dans la longue lignée des livres maudits, « Le Roi en jaune » n'a vraiment rien à envier au **Nécronomicon** !

Le reste du recueil propose des nouvelles indépendantes, fantastiques où non, et l'ensemble reste très marqué par l'ambiance bohème que Chambers avait connue dans sa jeunesse et lors d'un long séjour à Paris. L'ambiance oppressante et décadente des textes liés au « Roi en jaune » fait de ceux-ci de grands moments du fantastique pré-lovecraftien. **Le Roi en jaune** est sans aucun doute le meilleur livre de Robert W. Chambers, même si d'autres comme **In search of the Unknown**, recueil d'histoires sur des créatures mystérieuses (dont l'une, « Le Chef de port », avait été incluse dans le **Fiction Spécial 19**, 1971), mériteraient une traduction en français.

Pour commander ce livre indispensable et vendu seulement 15 € (environ 23,00 \$CAN) en dépit de son grand format et de sa présentation professionnelle, passez soit par les grandes librairies en ligne, soit par l'éditeur lui-même (www.ed-malpertuis.com). Une autre belle réussite en tous les cas de cette « petite édition » qui bénéficie des techniques les plus modernes de l'impression à la demande couplées aux facilités de l'Internet. Et bravo à Christophe Thill pour son travail imposant et irremplaçable à la fois de traduction et de recherche littéraire.

Richard D. NOLANE

Christophe Lambert

Le Commando des immortels

Paris, Fleuve Noir (Rendez-vous ailleurs), 2008, 260 p.

Christophe Lambert a déjà publié deux romans dans la même collection, et il propose ici un curieux roman qui mêle l'uchronie et la fantasy.

Pour contrer les armées japonaises qui envahissaient la Birmanie lors du dernier conflit mondial, l'armée alliée fait appel à un commando qui, comme dans **Le Pont de la rivière Kwaï**, doit saboter une ligne de chemin de fer. Mais pour cela ils ont besoin d'instructeurs en guérilla, et donc ils vont faire appel à des spécialistes de la lutte silencieuse en forêt, à savoir des Elfes. Mais ceux-ci n'acceptent qu'à la condition que Tolkien fasse partie du groupe. Et donc l'armée convainc J. R. R. Tolkien de venir en Birmanie rencontrer les Elfes dont il parle la langue.

Nous est alors proposé un portrait imaginaire de Tolkien, qui est âgé, a du mal à suivre et répugne à se battre mais y est obligé. Il écrit de longues

lettres à sa femme, et pour cela Lambert s'est inspiré de sources connues dont il donne les références en annexe.

Cette rencontre imprévue entre un auteur inventant un monde – la Comté – et une époque antérieure ou presque à l'humanité, avec la guerre dans les forêts birmanes en 1942 en compagnie d'Elfes, offre une hybridation curieuse qui vaut le détour.

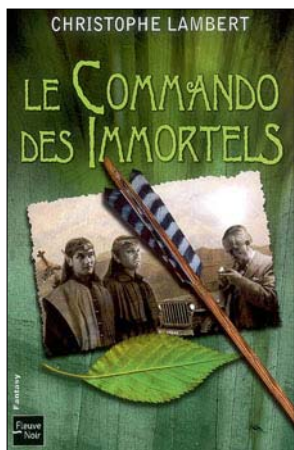
Roger BOZZETTO

Jim Butcher

Les Dossiers Dresden T.3: L'Aube des spectres

Paris, Bragelonne, 2007, 410 p.

Pour la troisième fois, Jim Butcher nous plonge dans les enquêtes d'Harry Dresden, seul vrai magicien de l'annuaire de Chicago, expert en enquêtes policières où le crime se conjugue au surnaturel. Cette fois-ci, Dresden doit élucider une étrange épidémie d'attaques de fantômes – très vilains, les fantômes, ceux de **Poltergeist** sont plutôt gentils. Flanké d'un chrétien fanatique qui se prend pour un chevalier, Dresden tente de découvrir quelle entité puissante et mystérieuse pousse les spectres à attaquer les vivants. Quel est le lien entre cette entité et la jeune femme qui, quelques jours plus tôt, est venue demander de l'aide à Dresden sous prétexte qu'elle sentait sa mort approcher ? Est-ce une vengeance orchestrée par la reine locale des vampires, Bianca, qui vient d'inviter Dresden à son anniversaire ? Ou y a-t-il un rapport avec l'arrestation, quelques mois auparavant, de Leonid Kravos, ce sorcier débauché ? Un puzzle



compliqué dont Dresden ne vient pas à bout sans difficulté.

Et le lecteur non plus, le détective-magicien se livrant à des déductions dont la logique m'a parfois échappé. Malgré cela, ce troisième opus des aventures d'Harry Dresden a comblé mes attentes de lecteur-débordé-avide-de-distraktion : on dévore le livre, on se demande ce qui va arriver. Dans mes commentaires précédents sur la série, j'avais pointé quelques faiblesses liées au style choisi par Butcher. En effet, j'avais l'impression que celui-ci écrivait ses romans de la même manière qu'il écrirait un scénario pour une série télévisée. Si faire de l'humour alors que de vilains monstres vous courent après passe bien à l'écran, cela peut constituer un travers agaçant dans un roman. Bien entendu, il est illusoire de penser qu'en milieu de série Butcher change de style, et ce qui m'avait agacé dans les deux premiers tomes se retrouve aussi dans le troisième : les jurons grotesques de Dresden, les dialogues déplacés dans les scènes d'action, etc. Je dois avouer

toutefois que Butcher s'est amélioré quant à sa prose. Les personnages, hauts en couleur, soulèvent l'intérêt et on aime passer du bon temps avec eux.

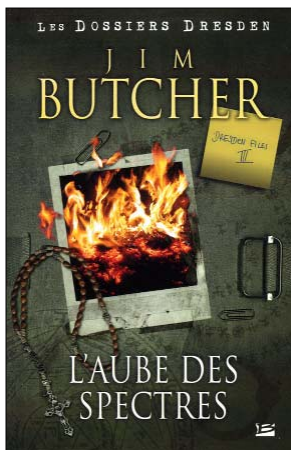
Si l'on s'attarde sur les idées derrière les intrigues des Dossiers Dresden – juste les idées de base en oubliant tout le reste, y compris le personnage de Dresden lui-même – on se retrouve toujours, il me semble, devant une amorce d'histoire originale. En dehors de l'univers de Dresden et avec des choix d'écriture différents, Butcher donnerait d'excellents romans d'épouvante. S'il essaie, je serai parmi les premiers à me précipiter à la librairie. [PAC]

Anthelme Hauchecorne

La Tour des illusions

Sartrouville, Atelier de Presse (L'Atelier du futur), 2008, 297 p.

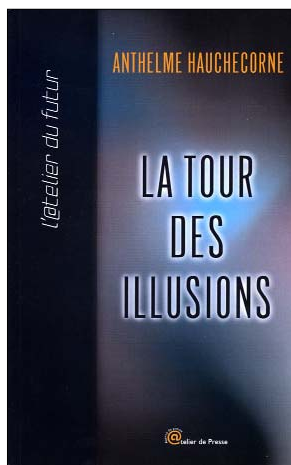
Plutôt délicat, de commenter le premier roman d'un débutant. Certes, je ne suis pas un expert absolu en la matière. Toutefois, après avoir parcouru quelques textes, écouté des discussions sur ce sujet au congrès Boréal et appris par cœur l'essai d'Yves Meynard, **Comment ne pas écrire des histoires** (<http://www.revue-solaris.com/special/cnpdedh.htm>), je sais que les textes des débutants présentent souvent des faiblesses caractéristiques qui disparaissent avec l'expérience. Pointer ces faiblesses est nécessaire dans une critique, mais cela me semble aussi un impératif d'encourager l'auteur débutant à persévérer. Telles sont les considérations qui guideront mes commentaires sur **La Tour des illusions**, premier roman d'Anthelme Hauchecorne, un jeune



auteur français. Soyons francs : **La Tour des illusions** me pousse à croire que nous avons là un auteur à surveiller. Cependant, son roman souffre des faiblesses typiques d'un auteur débutant, faiblesses qui touchent tant l'intrigue que les idées et les personnages – la lecture de ce roman m'a constamment remis en mémoire l'essai d'Yves Meynard, d'où viennent ces notions.

Le synopsis de **La Tour des illusions** intrigue. On assiste à l'histoire de Myriam, une jeune mère qui, fuyant un milieu violent avec son bébé, trouve refuge dans un squat de sans-abri dirigé débonnairement par le vieux Hughes. Malgré celui-ci, ainsi que la protection de Justin, un clochard qui était autrefois un scientifique célèbre, le monde des sans-abri reste pour la jeune femme une jungle dangereuse. Il faut résister en effet au gang du Diablotin, un vaurien de la pire espèce. Mais aussi à un scientifique fou, dont les expériences sinistres nécessitent des cerveaux vivants prélevés à même la communauté des sans-abri...

Cette intrigue de prime abord alléchante a vite perdu de l'intérêt pour moi : après une quarantaine de pages, j'ai anticipé tout le reste du roman. Si certains internautes l'ont trouvé très original, ceux qui ont vu les films SF des années 1950 – surtout **Donovan's Brain** (1953) – se retrouveront en terrain connu. Aucun protagoniste n'a soulevé ma sympathie : la narration passe d'un personnage à l'autre sans les creuser suffisamment ; j'ai perdu de vue qui est le héros ou l'héroïne et je ne me suis attaché à personne. De plus, le gang du Diablotin est trop caricatural : dès leur première appa-



rition, ces vauriens font trop songer aux frères Dalton pour que je les prenne au sérieux – il y a manifestement là une *inside joke* qui tombe à plat. Hauchecorne excelle dans les descriptions, il présente, je crois, une capacité de loin supérieure à la prose des débutants dont j'ai lu les textes. Je l'ai même trouvé meilleur que des auteurs chevronnés comme Bernard Werber. Seulement, ses métaphores, perçues par certains comme de l'humour noir, me semblent souvent mal employées. Lors d'une scène, le maire de la ville où se passe l'action rougit et le narrateur le compare à un phallus géant. Je n'ai trouvé cela ni sérieux, ni drôle, ni efficace. Juste malhabile.

Ce bilan peut sembler négatif. Néanmoins, je n'y vois pas la conséquence d'un manque de talent. J'y vois plutôt un jeune auteur qui présente beaucoup de potentiel – sa prose est agréable à lire ; les personnages et les lieux sont bien décrits. Mais il souffre encore d'une certaine inexpérience et n'effectue pas les choix les

plus judicieux pour construire et présenter une histoire. Heureusement, ces défauts disparaissent avec le temps et il me tarde de voir ce qu'Anthelme Hauchecorne nous offrira la prochaine fois.

Philippe-Aubert CÔTÉ

Graham Joyce

Requiem

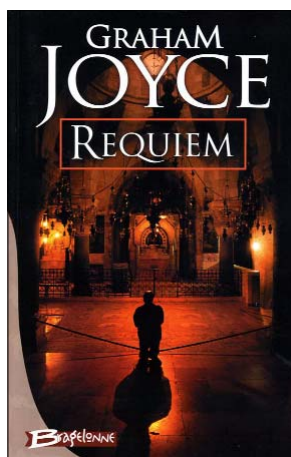
Paris, Bagelonne, 2008, 310 p.

Graham Joyce est en passe de faire partie de ma liste d'auteurs dont je lis automatiquement toutes les nouveautés (ou plutôt toutes les traductions). Après avoir lu **Lignes de vie** (Solaris 162), **Les Limites de l'enchantement** et **En attendant l'orage** (Solaris 165), je me suis donc empressée de dévorer **Requiem** (qui a obtenu en 1996 le *British Fantasy Award* du meilleur roman), bien que le thème m'intéressait moins cette fois-ci.

Tom Webster est un veuf qui ne se remet pas de la mort de sa femme. Perturbé, épuisé et cherchant à fuir on ne sait quoi, il part pour Jérusalem que lui et sa défunte femme avaient toujours voulu visiter. Là, il décide d'aller frapper à la porte d'une vieille amie, Sharon, qui travaille comme conseillère dans un centre pour femmes en difficulté. Mais Sharon n'est pas chez elle, et Tom se ramasse dans un hôtel du quartier ultraorthodoxe de Jérusalem. Il y rencontre un vieil homme juif étrange et paranoïaque, David, qui y vit en permanence, et lui confie qu'il a en sa possession des fragments des manuscrits de la mer Morte, qui pourraient bien révolutionner la religion, et par conséquent la face du

monde. David veut que Tom fasse sortir les documents du pays pour les confier à des universitaires en Angleterre et qu'ils ne tombent pas entre les mains de fanatiques mal intentionnés, mais Tom ne le croit évidemment pas et refuse de s'en occuper. Mais lorsque David décède, alors que Tom a enfin retrouvé Sharon, il se rend compte que David lui a déjà remis les documents par le biais d'une veste dans laquelle les documents étaient cousus.

Rendue à ce point du roman, j'ai craint de m'embarquer dans une de ces histoires malheureusement très à la mode en ce moment: un document religieux secret sur le point de changer la face du monde, des ennemis qui cherchent à s'en emparer à tout prix, des poursuites dans les rues mystérieuses de Jérusalem, et un happy end insupportable du bien qui triomphe inévitablement du mal. Heureusement, il n'en est rien. Oui, il y a un bien une histoire de manuscrits écrits dans une langue très ancienne, oui il y a des ennemis invisibles, et un traducteur qui craint pour sa vie s'il traduit ces



documents qu'il considère comme dangereux et maudits. Mais le talent de Graham Joyce est d'entremêler ces éléments avec l'histoire personnelle de Tom, afin que ces manuscrits ne constituent finalement qu'une infime partie de l'histoire, et que le mystère le plus grand soit ce qui amène Tom à Jérusalem et ce qu'il fuit.

Le roman est constitué de courts chapitres efficaces, alternant le présent – Tom en proie à la plus grande confusion à Jérusalem – et le passé, qui nous montre des fragments de la vie de Tom avec Katie, des fragments de la vie de Tom après l'accident qui a coûté la vie de Katie, ou encore Tom qui subit des événements surnaturels pendant la nuit. En effet, toutes les nuits, mais moins depuis qu'il est à Jérusalem, on tambourine à la porte de Tom pendant plusieurs heures. Il est intimement persuadé que tout cela a un rapport avec la mort de Katie qui, Tom en est sûr, savait qu'elle allait mourir. Intuition? Surnaturel? Religion? Tout cela est confus pour Tom qui cherche des réponses dans les rues chargées de mysticisme de Jérusalem: est-il la victime du fameux syndrome de Jérusalem (comportement relié au caractère sacré de la ville, et qui se manifeste par des pathologies hallucinatoires, de l'anxiété, une obsession de purification, un mysticisme délirant, etc.) ou ce qui s'y passe est réel et doit être considéré comme un appel à la connaissance de l'au-delà?

Encore une fois, on retrouve dans **Requiem** les thèmes récurrents du mensonge qui devient un secret impossible à porter, de la perte de ce qui équilibrait la vie (amour, enfant, etc.)

et du déni de la réalité – qui amène les personnages à s'inventer une seconde réalité. On y trouve également une question non exprimée, mais qui est un fil conducteur commun à tous les romans que j'ai lu de Graham Joyce: si les personnages savent, par le biais d'un talent ou d'un quelconque don, ce qui se cache derrière la réalité, ce talent est-il une bénédiction ou une malédiction?

Est-il utile de dire que j'attends avec impatience la prochaine traduction de cet excellent auteur britannique, **La Fée des dents** (disponible au Québec en novembre), qui, je le pressens, devrait nous révéler encore une autre facette de son talent. [PR]

Joe Hill

Le Costume du mort

Paris, Lattès, 2008, 424 p.

Judas Coyne est une rock star vieillissante misanthrope, qui donne à ses conquêtes comme prénom celui de l'État d'où elles sont originaires, et qui n'aime vraiment que ses deux chiens. Il collectionne les objets bizarres et plutôt malsains: un *snuff movie*, un nœud coulant usagé, un crâne trépané ou encore une esquisse des sept nains dessinée par John Wayne Gacy (un *serial killer* condamné pour trente-trois meurtres). Lorsque son assistant Danny dégote sur Internet des enchères pour un costume prétendument hanté, Judas, qui se fait appeler Jude, ne peut pas résister au désir de le posséder. Le costume est livré dans une jolie boîte en forme de cœur (**Heart-Shaped Box**, qui est le titre original du roman et également celui d'une chanson de Nirvana: y a-t-il un rapport?).

Mais malheureusement pour Jude, Georgia – sa petite amie goth du moment – et Danny, le costume est vraiment hanté. Et pas par n'importe qui : par James McDermott Craddock, le beau-père de Florida, une ancienne petite amie de Jude qui s'est suicidée plusieurs années auparavant après avoir été rejetée par Jude. Et Craddock a bien l'intention de lui en faire baver. Pour Jude et Georgia – et les deux chiens –, c'est le début d'une fuite éperdue à travers les routes des États-Unis pour retrouver la femme qui leur a vendu le costume, pour obtenir des réponses et pour sauver leur peau.

En soi, le thème du roman – un fantôme assoiffé de vengeance persécute l'infortuné propriétaire de l'objet qu'il hante – n'est pas très original. Tous les lecteurs de fantastique ont lu au moins un ou plusieurs romans là-dessus. C'est dans le traitement de l'histoire et des personnages que le talent de l'auteur est évident. Il n'y a aucun temps mort : le rythme est soutenu, même dans les moments de

« calme » où l'angoisse est palpable et garde les personnages à fleur de peau, leur offrant malheureusement la possibilité de réfléchir à leur passé – ce qui donne lieu à des flash-back très éclairants sur ce qui les a conduits à être ce qu'ils sont aujourd'hui. On s'attache très vite à Jude et Georgia, qui ont été totalement brisés par la vie et qui se débattent dans une lutte dès le départ très inégale.

En résumé, un très bon premier roman, haletant et prenant, qui a reçu en 2007 le *Bram Stoker Award* du meilleur premier roman. L'auteur a également publié depuis 1997 de nombreuses nouvelles, puis en 2005 en Angleterre un recueil de nouvelles non traduit en français (**20th Century Ghosts**) pour lequel il a obtenu le *British Fantasy Award*, l'*International Horror Guild Award* et déjà le *Bram Stoker Award* pour le meilleur recueil de nouvelles. J'ai lu aussi sur Internet que les droits du **Costume du mort** ont été achetés par la Warner qui projette d'en faire une adaptation.

Un début plutôt très prometteur pour cet auteur dont la véritable identité a été révélée récemment : Joe Hill, de son vrai nom Joseph Hillstrom King, marche malgré lui sur les traces de son illustre père Stephen, tout en réussissant le tour de force de ne pas en être qu'une pâle copie, mais un écrivain à la plume solide et personnelle. Le moins qu'on puisse dire (même si c'est ce que l'auteur voulait certainement éviter en prenant un pseudonyme) est que le talent est, dans le cas présent, héréditaire. À suivre de près dans les prochaines années.

Pascale RAUD



Simon R. Green

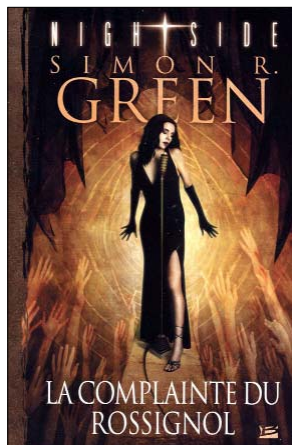
Nightside T.3 : La Complainte du rossignol

Paris, Bragelonne, 2007, 251 p.

Simon R. Green, auteur anglais né en 1955, débute sa carrière en 1988 et devient rapidement populaire en versant aussi bien dans les univers de *space opera* (série *Traquemort*), de fantasy (série *Hawk & Fisher*) que de fantastique (série *Nightside*).

Au sein du Nightside – double fantastique de Londres –, le détective John Taylor tente de résoudre une affaire grâce à son don de voyance : retrouver la diva Rossignol et comprendre la raison de son mutisme envers sa famille et amis. Car depuis qu'elle est l'artiste la plus adulée de la ville, elle ne semble plus la même femme. Avant, ses chansons propageaient le bonheur, mais à présent ses légions de fans commencent à se suicider... Taylor doit découvrir ce qui se cache derrière cette voix d'une intensité mortelle, au risque d'y perdre lui aussi sa volonté de vivre.

Soutenue par un humour rafraîchissant et une plume talentueuse, l'intrigue de ce troisième tome est un vrai régal pour les amateurs de fantastique. L'auteur partage son amour du genre en dispersant au fil des pages de nombreuses références : entres autres, un bar, *Le Horla* (Maupassant), et *Le Roi en jaune* (Chambers), un livre légendaire dont la lecture pousse à la folie. Les secrets du dangerusement séduisant Nightside sont révélés au lecteur à travers les yeux de John Taylor, l'archétype même du détective privé à la gueule de bois se tenant dans les lieux mal famés, précédé de sa mauvaise réputation. Dès les premières répliques de ce personnage, je



me suis attaché à son comportement de dur à cuire pour ensuite découvrir qu'il était tourmenté par un passé trouble et un mystérieux lien avec le Nightside. Le livre devient un véritable *page turner* avec ses nombreux retournements de situations, ses idées originales (une centrale produisant de l'électricité à partir de l'énergie des morts) et ses personnages insolites (Dead Boy, Julien le magnifique).

Nous voici donc devant une bonne vieille enquête dans un monde complètement éclaté, fou, mais ô combien excitant ! Avant de lire ce roman, je n'aurais jamais pensé qu'on pouvait dire d'un récit fantastique qu'il s'apparente au *space opera* tout en offrant une intrigue policière surprenante. Mais je ne suis pas rassasié, j'en redemande !

Une petite visite sur le site de l'éditeur Bragelonne m'a appris que la série Nightside comprenait jusqu'à maintenant sept titres, dont trois en français... Vivement la traduction des quatre suivants !

Jonathan REYNOLDS



Dans l'ordre habituel, Élisabeth Vonarburg, Lucie Chenu, Lionel Davoust, Nathalie Dau, Stéphanie Nicot, Robin Hobb et Sylvie Miller. (Photo: Annaïg Hoesnard)

par Élisabeth VONARBURG

Du 23 au 26 mai, j'étais l'invitée de la Ville d'Épinal, principal maître d'œuvre et soutien de ce festival très couru, avec Stéphanie Nicot qui animait de nombreuses tables rondes avec son brio habituel. Je prends d'habitude beaucoup de photos, mais cette année, le *jetlag* (en français) me minant, je n'ai pas assez fait mes devoirs. Les photos accompagnant cet article sont donc en grande partie de Thierry Duchêne, du site *Des mots, des livres* (www.desmots-deslivres.com), et d'Annaïg Hoesnard, une jeune journaliste de l'excellent site *Elbakin* (www.elbakin.net/).

Pour se différencier de plusieurs centaines de salons du livre, les Imaginales, *Festival des mondes imaginaires*, a été conçu d'emblée comme l'un des rares salons thématiques consacrés à une littérature aujourd'hui dominante



Le Magic Mirror est le chapiteau très kitsch où avaient lieu les cafés littéraires (Photo: É. Vonarburg)



Adrianna Lorusso (de profil) Jacques Baudou, Vincent Gessler, Sylvie Lainé.
En arrière-plan, la rive de la Moselle. (Photos : É. Vonarburg)

dans les pays anglo-saxons, de plus en plus appréciée en France et déjà majoritaire chez les jeunes lecteurs : le « récit d'imaginaire » (dit-on dans la présentation officielle du festival). On y retrouve donc, et de manière œcuménique, fantastique, science-fiction, réalisme magique, contes et légendes... Finies, apparemment, les anciennes querelles françaises SF/fantasy-fantastique, mais le cœur du festival est formé par deux branches majeures de la littérature d'aujourd'hui : la fantasy (prononcé à la française, bien sûr) et le roman historique – essentiellement sous sa forme uchronique. J'avoue avoir été sidérée par la quantité d'œuvres de ce type qui s'écrit en ce moment en France. Est-ce encore pour les auteurs un moyen d'écrire de la science-fiction ? Peut-être, car, ici comme au Québec, celle-ci semble relativement en perte de vitesse : la fantasy dominait ces Imaginales, comme l'indiquait bien le nombre des tables rondes consacrées à ce genre. Et d'ailleurs, trois des invités principaux étaient le Canadien Sean

Russell, l'États-unienne Robin Hobb (alias Meghan Lindholm), et l'États-unien Tad Williams (lequel des trois comprenait assez le français et le parlait un peu ? L'États-unien, bien entendu...). Il y a en Europe, et en France en particulier, un engouement pour le médiéval qu'on imagine peu ici – le Moyen-Âge, pour le Québec est une époque totalement fantasmée, la colonisation ayant réellement commencé au XVI^e siècle. Mais en France... L'investissement des auteurs et des lecteurs dans la *fantasy* plus traditionnelle est donc ici d'une nature quelque peu différente.

Comparée à la foire monstre des Utopiales de Nantes, les Imaginales sont de dimensions plus modestes – cinq à six mille personnes au lieu de trente mille –, mais beaucoup plus *relax* et conviviales; d'ailleurs l'entrée y est gratuite, un choix soutenu par la municipalité et qui permet de toucher un public de non-spécialistes, ainsi que les écoles, très présentes en début de festival. Le cadre s'y prête aussi particulièrement bien: les activités se déroulent dans un grand parc aux splendides arbres au moins



En haut, Claude Ecken, Michel Pagel, Francis Berthelot et en bas, perdu parmi les livres, Henri Lœwenbruck. (Photos: Thierry Duchêne et É. Vonarburg)



Don Lorenjy, Bernard Werber, Jacques Mondoloni et Élisabeth Vonarburg
(Photos : Thierry Duchêne)

bicentennaires, au bord de la Moselle, sous plusieurs chapiteaux et dans la grande salle du centre d'exposition. Le temps était un peu maussade, mais cela n'a pas empêché les discussions sur l'herbe ! Et comme le bar est, très délibérément, situé dans le prolongement de la Bulle du Livre où ont lieu ventes et dédicaces, les contacts entre public et créateurs se font tout naturellement. On est, après tout, en France, et comme on n'y fume plus dans



Catherine Dufour, que l'on a vue à Boréal en 2008. En médaillon, Tad Williams.

(Photos: É. Vonarburg)

les lieux publics (non, vraiment, plus du tout), c'est redevenu un plaisir pour les non-fumeurs...

Beaucoup de nouveaux auteurs, beaucoup de jeunes auteurs : la relève semble assurée en France, du moins en ce qui a trait à la fantasy. Les prix Imaginales (couronnant uniquement des œuvres de fantasy) ne comptent pas moins de six catégories et si Thomas Day et Fabrice Colin, gagnants respectivement pour le roman et le roman pour jeunes, ne sont plus tout récents, Nathalie Dau (catégorie nouvelles) l'est encore... Tout comme Catherine Dufour, qui était venue nous visiter au dernier Boréal. Cela n'empêche pas la vieille garde d'être au rendez-vous, que ce soit Jacques Mondoloni, Pierre Pelot (c'est sa région), Francis Berthelot... ou moi-même ! Et la garde de milieu aussi, bien entendu : les Jean-Claude Dunyach, Sylvie Lainé, Sylvie Miller (traductrice émérite sur place, avec Lionel Davoust), Mélanie Fazi, Michel Pagel, Jean-Claude Ligny, Bernard Werber (très couru)... Peu importent les

âges, on se retrouvait dans une atmosphère bon enfant, que même les éternelles querelles intestines bien françaises ne semblaient pas trop ternir (je ne surveille pas le résultat des courses et ignore donc où l'on en est de ces affrontements). On a en tout cas célébré avec conviction la renaissance de **Galaxies**, désormais entre les mains de Pierre Gévert, et qui recommence en nouvelle série au numéro 1 (avis aux collectionneurs). Et l'on a pu admirer des sculptures bizarroïdes et de forts beaux tableaux et illustrations, sans parler de la fresque conçue et réalisée pendant tout le festival par Yoz, B, Pascal Yung, Charline, et Krystal Camprubi, et qui sera installée dans un lycée d'Épinal.

Un festival dynamique et des plus sympathiques, donc, où je conseillerais vivement aux amateurs de voyages en Europe d'aller faire un tour.

Élisabeth VONARBURG



D'origine française, mais résidente de Saguenay (ancien-nement Chicoutimi) depuis 1973, Élisabeth Vonarburg est reconnue dans toute la francophonie pour la qualité de ses nouvelles et de ses romans de science-fiction, notamment la monumentale série *Tyranaël* publiée chez Alire. Elle pratique avec autant d'assurance la traduction et la critique, a œuvré à Radio-Canada et à **La Presse**, en restant encore et toujours fidèle à **Solaris**. Son dernier livre publié, tout aussi monumental puisque découpé en cinq volumes, s'intitule **Reine de Mémoire** (Alire), un roman de fantasy historique à nul autre pareil.





par Norbert SPEHNER

Quoi de neuf à propos de la science-fiction, du fantastique et de la fantasy ? Cette rubrique, qui se veut le pendant « non fiction » de celle que vous trouvez dans le volet papier de **Solaris**, « Sur les rayons de l'imaginaire », vous propose un choix d'études internationales sur divers aspects de vos genres favoris. La bibliographie est divisée en trois parties : les études littéraires, qui portent donc sur la littérature fantastique et de science-fiction proprement dite, les monographies consacrées à un auteur en particulier et les essais qui traitent du cinéma ou de la télévision.

LITTÉRATURE

BENSON, Stephen (ed.)

Contemporary Fiction and Fairy Tale

Detroit, Wayne State University Press, 2008, 209 pages.

BERMAN, Michael (ed.)

The Everyday Fantastic : Essays on Science Fiction and Human Being

Newcastle (UK), Cambridge Scholars Publishing, 2008, vi, 167 pages.

BESSON, Anne, Évelyne JACQUELIN & Jean FOUCAULT (dirs.)

Le Merveilleux et son bestiaire

Paris, L'Harmattan (Références critiques en littérature d'enfance et de jeunesse), 2008, 265 pages.

BOULOUMIÉ, Arlette

Les Vivants et les morts : Littératures de l'entre-deux mondes

Paris, Imago, 2008, 312 pages.

Avant-propos de Michel Tournier.

CASSIRAME, Brigitte

Les Visages de la mélancolie

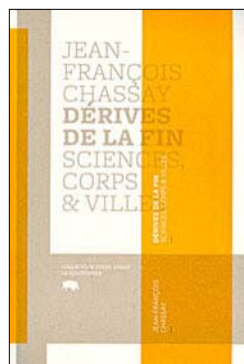
Paris, Publibook, 2008, 125 pages.

CHASSAY, Jean-François

Dérives de la fin : sciences, corps et villes

Montréal, Le Quartanier, 2008, 220 pages.

Apocalypse et fin du monde dans la littérature.



CLARK, Bruce

Posthuman Metamorphosis: Narrative and Systems

New York, Fordham University Press, 2008, x, 242 pages.

Le cyborg dans la littérature et le cinéma.

COLAVITO, Jason (ed.)

« *A Hideous Bit of Morbidity* » : *An Anthology of Horror Criticism from the Enlightenment to World War I*

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 392 pages.

COTTER, Robert Michael « Bobb »

The Great Monster Magazines

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 238 pages.

Sous-titré : *A Critical Study of the Black and White Publications of the 1950s, 1960s and 1970s.*

CSICSERY-RONAY, Istvan Jr.

The Seven Beauties of Science Fiction

Middletown (Conn.), Wesleyan University Press, 2008, 320 pages.

DOUGAN, Andy

Raising the Dead: The Men who Created Frankenstein

Edinburgh, Birlinn, 2008, 210 pages.

Les recherches scientifiques, souvent bizarres, qui ont inspiré Mary Shelley.

DUDA, Heather L.

The Monster Hunter in Modern Popular Culture

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 192 pages.

Le chasseur de monstre dans la littérature, le cinéma et les séries télévisées.

FITZSIMMONS, Lorna (ed.)

Lives of Faust: The Faust Theme in Literature and Music. A Reader

New York, Walter de Gruyter (De Gruyter Textbook), 2008, 508 pages.

Anthologie commentée.

HEAPHY, Maura

Science Fiction Authors: A Research Guide

Westport (Conn.), Libraries Unlimited (Author Research Series), 2008, 200 pages.

KILPATRICK, Nancy

La Bible gothique

Rosières-en-Haye, Camion noir, 2008, 377 pages.

MARTINIÈRE, Nathalie

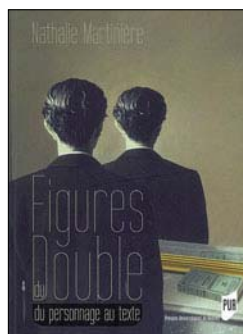
Figures du double : du personnage au texte

Rennes, Presses Universitaires de Rennes (Interférence), 2008, 204 pages.

MELLIER, Denis & Hélène MACHINAL (dirs.)

Londres fantastique

Dossier paru dans *Otrante* 23, Paris, Kimé, 2008, 191 pages.



NG, Andrew Hock Soon

The Poetics of Shadows: The Double in Literature and Philosophy

Stuttgart, Ibidem-Verlag, 2008, v, 181 pages.

NICHOLS, Ryan, Nicholas D. SMITH & Fred MILLER (eds.)

Philosophy through Science Fiction: A Coursebook with Readings

London & New York, Routledge, 2008, 496 pages.

PRINGLE, David

The Ultimate Encyclopedia of Fantasy

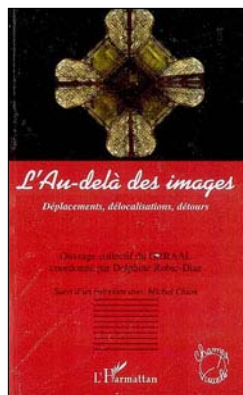
London, Carlton Publishing Group, 2008, 304 pages.

Nouvelle édition.

ROBIC-DIAZ, Delphine (dir.)

L'Au-delà des images. Déplacements, délocalisations, détours

Paris, L'Harmattan (Champs visuels), 2008, 188 pages.



ROSHWALD, Mordecai

Dreams and Nightmares: Science and Technology in Myth and Fiction

Jefferson (NC), McFarland, 2008, v, 221 pages.

RUAUD, André-François

Les Nombreuses Vies de Frankenstein

Lyon, Les Moutons électriques (La Bibliothèque rouge 7), 2008, 142 pages.

Avec la collaboration de Cristoforo Biondi & Gwen Garnier-Duguy.



RUAUD, André-François & Isabelle BALLESTER

Les Nombreuses Vies de Dracula

Lyon, Les Moutons électriques (La Bibliothèque rouge, 8), 2008, 254 pages.

Avec la collaboration d'Hervé Jubert.

SCONDUTO, Leslie A.

Metamorphoses of the Werewolf: A Literary Study from Antiquity through the Renaissance

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 228 pages.

VAZEILLES, Danièle

Les Enfants de la nuit: le mythe du vampire dans l'Occident d'aujourd'hui

Coudray-Macouard, Cheminements (Ma part de vérité), 2008, 256 pages.

WALLACE, Amy, Scott BRADLEY & Del HOWISON

The Book of Lists: Horror

New York, Harper, 2008, 432 pages.

Introduction par Gahan Wilson.

WEESE, Katherine J

Feminist Narrative and the Supernatural: The Function of Fantastic Devices in Seven Recent Novels

Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science fiction and Fantasy, 11), 2008, xii, 222 pages.

WEINSTOCK, Jeffrey Andrew

Scare Tactics : Supernatural Fiction by American Women

New York, Fordham University Press, 2008, 200 pages.

WHITE-LEGOFF, Myriam

Envoûtante Mélusine

Paris, Klincksieck (Les grandes figures du Moyen Âge), 2008, 192 pages.

ZUNSHINE, Lisa

Strange Concepts and the Stories They Make Possible : Cognition, Culture, Narrative

Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, 232 pages.

À PROPOS DES AUTEURS

ACKROYD, Peter

Poe : A Life Cut Short

London, Chatto & Windus, 2008, 170 pages.

Biographie.

AUXIER, Randall E. & Phil SENG (eds.)

The Wizard of Oz and Philosophy

Chicago, Open Court (Popular Culture and Philosophy), 2008, 288 pages.

BAYLE, Corinne

Gérard de Nerval l'inconsolé

Bruxelles, Aden, 2008, 414 pages.

BLOOM, Harold (ed. + introduction)

William Golding's Lord of the Flies

New York, Bloom's Literary Criticism (Bloom's Modern Critical Interpretations), 2008, vii, 176 pages.

BURKART, Gina

Finding Purpose in Narnia : A Journey with Prince Caspian

Mahwah (NJ), HiddenSpring, 2008, ix, 163 pages.

COUTURIAU, Paul

Mary Shelley... Shelley, Byron, Frankenstein et les autres

Paris, Ramsay, 2008, 390 pages.

Biographie.

COLBERT, David

The Magical Worlds of Harry Potter : A Treasury of Myths, Legends and Fascinating Facts

New York, Berkley Publishing Group, 2008, 335 pages.

DITCHFIELD, Christin

A Family Guide to Prince Caspian

Wheaton (IL), Crossway Books, 2008, 128 pages.

DOSSIER

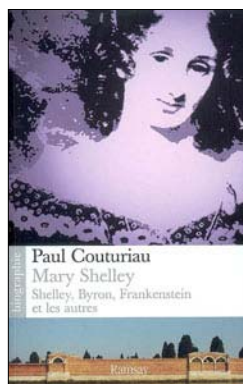
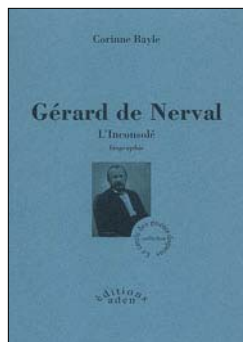
Thomas Landolfi

dans ***Europe*** 950-951, juin-juillet 2008, p. 259-298.

DOWNING, David C.

Into the Wardrobe : C. S. Lewis and the Narnia Chronicles

Hoboken (NJ), Jossey-Bass, 2008, 238 pages.

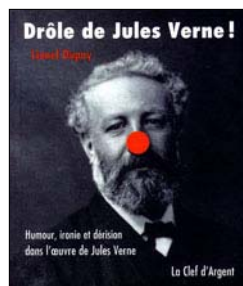


DUPUY, Lionel

Drôle de Jules Verne

Dole, La Clef d'Argent (KhRhOn, 3), 2008, 46 pages.

L'humour chez Jules Verne.



FENSKE, Claudia

Muggles, Monsters and Magicians: A Literary Analysis of the Harry Potter Series

Berlin, New York, et al, Peter Lang (Studien zur Entwicklung der europäischen Kulturen der Neuzeit, 2), 2008, xi, 471 pages.

FORD, Paul F.

Yours, Jack: Spiritual Direction from C. S. Lewis

New York, Harper One, 2008, vi, 391 pages.

FREEDMAN, Carl (ed.)

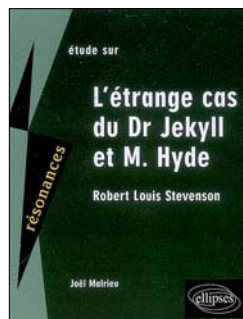
Conversations with Ursula K. le Guin

Jackson (MI), University Press of Mississippi (Literary Conversations Series), 2008, 224 pages.

GRANGER, John

How Harry Cast His Spell: The Meaning Behind the Mania for J. K. Rowling's Bestselling Books

Carol Stream (IL), Tyndale (Salt River Books), 2008, 304 pages.



HARRIMAN, Lucas H. (ed.)

Lilith in a New Light: Essays on the George MacDonald Fantasy Novel

Jefferson (NC), McFarland (Critical Explorations in Science Fiction and Fantasy), 2008, 191 pages.

IZZO, David Garrett (ed.)

Huxley's Brave New World: Essays

Jefferson (NC), McFarland, 2008, viii, 188 pages.

LATHAM, David (ed.)

Writing on the Image: Reading William Morris

Toronto, University of Toronto Press, 2007, 254 pages.

MALRIEU, Joël

Étude sur Stevenson, Dr Jekyll et Mr Hyde

Paris, Ellipses (Résonances), 2008, 80 pages.

McCAFFREY, Todd

Dragonheart: Ann McCaffrey's Dragonriders of Pern

New York, Ballantine Books, 2008, 496 pages.

MICHELET, Virginie

Le Guide du monde magique de Narnia

Paris, L'Archipel, 2008, 264 pages.

MOREL, Jean-Pierre

Le Château, de Kafka

Paris, Gallimard (Foliothèque/Essai et Dossier), 2008, 224 pages.

NUGEL, Bernfried

Aldous Huxley, Man of Letters: Thinker, Critic and Artist

Berlin, Münster, LIT, 2007, xviii, 292 pages.

PEEPLES, Scott

The Afterlife of Edgar Allan Poe

Rochester, Camden House (Studies in American Literature and Culture), 2007, xii, 199 pages.

PLÖTNER-LE LAY, Bärbel (dir.)

Émile Souvestre, écrivain breton porté par l'utopie sociale

Brest, Centre de recherche bretonne et celtique, 2007, 227 pages.

Actes de colloque.

POLEFOY, Odilon

Laissez-vous ensorceler par Harry Potter

Enghien-les-Bains, De La Lagune (Révélations), 2007, 197 pages.

SIDNEY-FRYER, Donald

Clark Ashton Smith, poète en prose

Dole, La Clef d'argent (KhRhOn, 2), 2008, 60 pages.

SUGIMURA, Yasunori

The Void and the Metaphors: A New Reading of William Golding's Fiction

New York, Berlin, et al., Peter Lang, 2008, 249 pages.

WESTERFELD, Scott (ed.)

The World of The Golden Compass: an Unauthorized His Dark Materials Discussion

Ann Arbor (Mich.), Borders Group, 2007, 217 pages.

CINÉMA & TÉLÉVISION

ANON

Star Wars: The Clone Wars – The Visual Guide

New York, DK Publishing, 2008, 141 pages.

ALONSO, Régis

Tom Welling. L'Envol d'un super-héros

Vincennes, Why Not (Série Star), 2008, 90 pages.

Biographie de l'acteur principal de la série TV *Smallville*.

AMBROGIO, Anthony (ed.)

You're Next! The Loss of Identity in Horror Films

Parkville (MD), Midnight Marquee Press, 2008, 320 pages.

BEELER, Karin

Seers, Witches and Psychics on Screen: An Analysis of Women Visionary Characters in Recent Television and Film

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 208 pages.

BEELER, Karin & Stan (eds.)

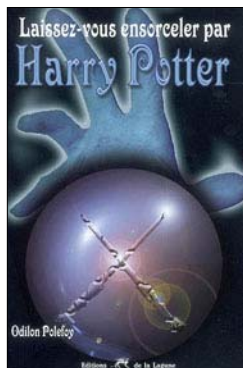
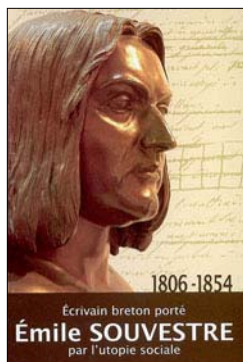
Charmed: The Magic Power of TV

New York & London, I. B. Tauris (Investigating Cult TV), 2007, xi, 244 pages.

BYRNE, Craig

The Art of the Dark Knight: With Complete Script

New York, Universe, 2008, 239 pages.



CHRISTENSEN, Aaron (ed.)

Horror 101: The A-List of Horror Films and Monster Movies
Parkville (MD), Midnight Marquee Press, 2007, 320 pages.

DIAL-DRIVER, Emily, Sally EMMONS-FEATHERSTON,
Jim FORD & Carolyn Ann TAYLOR (eds.)

The Truth of Buffy: Essays on Fiction Illuminating Reality
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 248 pages.

EBERL, Jason T. & Kevin S. DECKER (eds.)

Star Trek and Philosophy: The Wrath of Kant
Chicago, Open Court (Popular Culture and Philosophy), 2008,
288 pages.

HERVEY, Ben A.

Night of the Living Dead
London, BFI, 2008, 128 pages.

HERZOGENRATH, Bernd (ed.)

The Cinema of Tod Browning: Essays on the Macabre and Grotesque
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 272 pages.

HUGHES, David

The Greatest Sci-Fi Movies Never Made
London, Titan books, 2008, 350 pages.
Histoire des films de SF qui n'ont jamais été réalisés.

JAMILLA, Nick

Sword Fighting in the Star Wars Universe: Historical Origins, Style and Philosophy
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 287 pages.

KINSEY, Wayne

Hammer Films: The Elstree Studio Years
Sheffield, Tomahawk, 2007, 432 pages,

KOONTZ, K. Dale

Faith and Choice in the Works of Joss Whedon
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 241 pages.

KUROSAWA, Kiyoshi

Mon effroyable histoire du cinéma. Entretiens avec Makoto Shinozaki
Pertuis, Rouge profond (Raccords), 2008, 160 pages.

LAFOND, Frank (dir.)

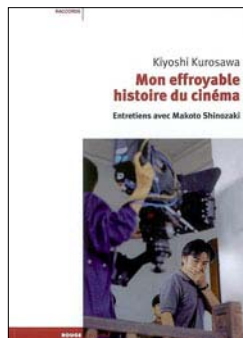
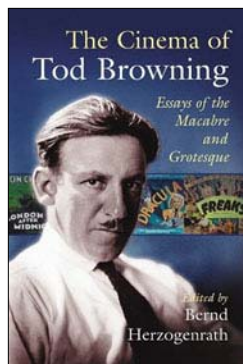
George A. Romero, un cinéma crépusculaire
Paris, Michel Houdiard, 2008, 230 pages

LAMBERSON, Gregory

Cheap Scares! Low Budget Horror Filmmakers Share Their Secrets
Jefferson (NC), McFarland, 2008, 288 pages.

LUKAS, Scott A. & John MARMYSZ (eds.)

Fear, Culture, Anxiety and Transformation: Horror, Science Fiction, and Fantasy Films Remade
Lanham (MD), Lexington Books, 300 pages.



MATTHEWS, Melvin E.

Hostile Aliens, and Today's News: 1950s Science Fiction Films and 9/11

New York, Algora Publications, 2008, xiii, 163 pages.

MULHALL, Stephen

On Film

Abingdon, New York, Routledge (Thinking in Action), 2008, 270 pages.

Ce livre au titre insignifiant analyse les quatre films de la série *Alien*.

MUIR, John Kenneth

The Encyclopedia of Superheroes on Film and Television

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 896 pages.

NUHELEN, Christoph

The X-Files Disclosed

Remscheid, Gardez ! Verlag (Filmstudien, 58), 2008, 241 pages.

O'NEIL, Dennis

Batman Unauthorized: Vigilantes, Jokers, and Heroes in Gotham City

Dallas (TX), Ben Bella Books (Smart Pop Series), 2008, 219 pages.

RHODES, Gary (ed.)

Horror at the Drive-In: Essays in Popular Americana

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 312 pages.

SENN, Bryan & John JOHNSON

Fantastic Cinema Subject Guide: A Topical Index to 2500 Horror, Science Fiction, and Fantasy Films

Jefferson (NC), McFarland, 2008, 698 pages [nouvelle édition, 1992].

STANZICK, Nicolas

Dans les griffes de la Hammer. La France livrée au cinéma d'épouvante

Paris, Scali, 2008, 462 pages.

STEIFF, Josef (ed.)

Battlestar Galactica and Philosophy

Chicago, Open Court (Popular Culture and Philosophy, 33), 2008, 288 pages.

THORET, Jean-Baptiste

Dario Argento. Magicien de la peur

Paris, Cahiers du Cinéma (Auteurs), 2008, 189 pages.

TOWARNICKI, Frédéric de

Les Aventures de Harry Dickson

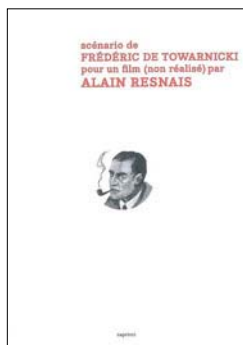
Nantes, Capricci, 2007, 369 pages.

Scénario de Frédéric de Towarnicki pour un film non réalisé par Alain Resnais. Édition établie par Jean-Louis Leutrat, Suzanne Liandrat-Guiges et Philippe Met.

VILLANI, Vivien

Dario Argento. Toutes les facettes de la créativité du maître

Rome, Gremese (Les grands cinéastes), 2008, 127 pages.





par
Christian SAUVÉ [CS] et Hugues MORIN [HM]

The Dark Knight : le meilleur film de l'été

Que dire aux lecteurs de **Solaris** à propos de **The Dark Knight** qu'ils n'auront pas lu ailleurs, ou constaté par eux-mêmes en voyant le film de Christopher Nolan ? La plus évidente, c'est que si vous ne l'avez pas vu, ne tardez plus, allez-y. Sinon, s'il vous faut quelques lignes pour vous convaincre, alors voici :

Batman – tel qu'il a été présenté à nouveau de façon magistrale dans **Batman Begins** – est maintenant un super-héros accompli, qui lutte contre le crime à Gotham City aux côtés du commissaire Gordon et du procureur Harvey Dent. Pourtant, alors qu'un nouveau criminel sème le chaos dans la ville, Bruce Wayne doit remettre en question la pertinence de Batman, et surtout ce que sa présence signifie pour la ville/société qui l'accepte et accepte donc les conséquences d'avoir un super-héros. Comme ce criminel, appelé le Joker, semble sorti de nulle part et n'avoir aucun plan en particulier, il est d'autant plus difficile à combattre que l'habituel mégalomane de service.

The Dark Knight, qui se paye le luxe de ne pas mentionner Batman dans son titre, est un film absolument parfait. Scénario brillamment construit menant des intrigues habilement développées, réalisation sans faute, alternant quelques scènes d'action avec

des scènes très dramatiques, et accent mis sur des personnages crédibles plutôt que sur les effets spéciaux. Et comme on parle d'un film de super-héros, il faut avouer que **The Dark Knight** est un projet ambitieux, réalisé selon les normes d'un drame humain tout à fait classique. Car le film pose la question de la justice entre les mains d'un seul héros, fût-il *super*, et de la place que doit occuper un tel personnage dans la société. En ce sens, c'est peut-être le premier film de super-héros à aborder sérieusement ces questions, d'un point de vue dramatique et adulte. Du même coup, **The Dark Knight** repousse la définition même du genre qu'il représente.

Une distribution de luxe incarne ces personnages avec beaucoup de talent. De Morgan Freeman et Gary Oldman à Michael Caine dans les rôles secondaires, en passant par le retour de Christian Bale, parfait en Wayne/Batman, on note également la fine prestation de Aaron Eckhart (Harvey Dent) et de Maggie Gyllenhal, qui reprend avec aplomb le rôle de Rachel – on en oublie complètement le changement d'actrice.

Et, évidemment, il y a la magistrale performance de Heath Ledger en Joker. Tous les critiques l'ont souligné, et on en a beaucoup parlé à la suite du décès de l'acteur, mais il serait malheureux de croire que tous ces compliments sont influencés par son départ tragique. Car Ledger est absolument phénoménal dans le rôle. À la fois drôle, effrayant, imprévisible et fascinant, son Joker élève le film à un niveau dramatique jamais atteint par un film de super-héros. Très peu d'acteurs peuvent se vanter d'avoir atteint ce genre de perfection. Très peu de réalisateurs peuvent se vanter de l'avoir filmé avec autant de finesse.

D'ailleurs, très peu de films peuvent se vanter d'être aussi réussis. Ce qui fait facilement de **The Dark Knight** le meilleur film de l'été. [HM]

Wall-E : la suprématie Pixar

Si vous aimez les films d'animation, les films originaux, les films inventifs et les films comiques et touchants, eh bien, courez voir **Wall-E**, le dernier-né d'Andrew Stanton du studio d'animation Pixar, qui nous a toujours donné d'excellents films par le passé. Il me semble qu'à chaque nouveau film de Pixar, il se trouve quelqu'un pour dire qu'ils se sont surpassés. Qu'on se le dise, c'est encore vrai cette fois-ci.



Déjà, l'idée de faire un film dont le personnage principal, seul sur Terre, ne parle pas (son vocabulaire se limite à deux ou trois mots et quelques *blips* prononcés à la R2-D2) et dont le seul ami est une coquerelle muette, relevait du défi. Qui plus est, Wall-E étant un robot non-humanoïde, il est dépourvu de sourcil, de cils, de nez et même de bouche, ce qui complique la vie aux animateurs qui se servent souvent de ces éléments faciaux pour faire passer les émotions chez leurs poissons, leurs jouets, leurs monstres ou leurs rats.

Enfin, comme le seul autre personnage de la première moitié du film est EVE – également un robot non-humanoïde, qui ressemble plutôt à un iPod – on obtient un film pratiquement dépourvu de dialogue !

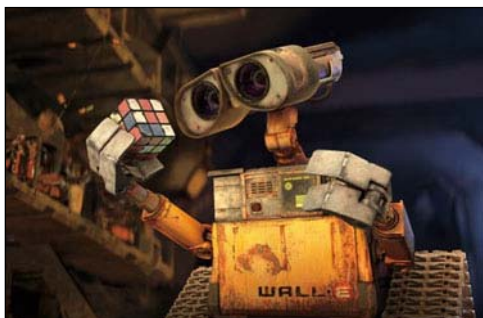
Wall-E raconte l'histoire de ce petit robot, le dernier fonctionnel d'une série (les *Waste Allocation Lift Loader, Earth-Class*) que l'humanité a laissé derrière elle pour faire le ménage de la Terre, devenue inhabitable. Ça devait prendre quelques années, mais nous sommes 700 ans plus tard et le travail n'est toujours pas terminé. Au fil des décennies, Wall-E a développé une personnalité originale ; il collectionne des dizaines d'objets hétéroclites qu'il trouve et regarde une vieille cassette VHS du musical **Hello Dolly** à la moindre occasion. Ainsi, quand EVE débarque, Wall-E en tombe amoureux et sera prêt à abandonner son travail pour la suivre vers les étoiles...

Visuellement, **Wall-E** est un délice absolu. Le rendu de la planète dévastée sur laquelle Wall-E œuvre en solitaire pendant le premier acte est absolument splendide. Les couleurs et les « éclairages » sont originaux et saisissants. La grande qualité du film demeure toutefois l'inventivité avec laquelle le réalisateur a

réussi à animer son robot. Pendant toute la première partie, Wall-E emprunte à la gestuelle du Charlie Chaplin de l'époque du muet, une idée géniale qui permet de faire passer les émotions du personnage à la perfection tout en accentuant l'aspect comique de plusieurs scènes. Puis, alors qu'il partage ses jours avec EVE sur Terre, nous avons l'impression d'assister à un Woody Allen sans dialogues. Les créateurs auraient pu se contenter de nous montrer la vie quotidienne de Wall-E pendant deux heures et j'aurais déjà trouvé que c'était un excellent film.

Puis... c'est l'envolée vers l'inconnu, qui projette le long-métrage sur un autre niveau, avec une histoire beaucoup plus ambitieuse que celle à quoi on s'attendait à l'origine.

Comme il s'agit d'un film signé Pixar, on retrouve une impressionnante quantité de détails originaux et amusants tout au long du film. Mais **Wall-E** va plus loin qu'une fable animalière comme **Finding Nemo**, le précédent film du réalisateur. C'est à la fois plus ambitieux et plus subtil et c'est très, *très* intelligent. J'en prends pour preuve ces humains qui apparaissent dans la seconde partie du film et qui – étrangement – semblent moins humains que Wall-E.



Il y a tellement de bonnes scènes dans **Wall-E** que d'en voir une au hasard devrait vous convaincre de la valeur du film. Je citerai en exemple la séquence où Wall-E, qui recharge ses batteries grâce à des panneaux solaires, inquiet de voir EVE cata-tonique, la place au soleil. C'est drôle et touchant, et ça illustre parfaitement le génie qui se cache derrière l'ensemble de ce film. Je ne voudrais pas gâcher le plaisir en révélant trop de détails, mais les amateurs de science-fiction reconnaîtront avec un sourire les nombreuses références à **2001 : A Space Odyssey** – dont une séquence musicale et une amusante variation de HAL – et une ambiance *post-Blade Runner* qui ne peut pas être accidentelle.

On ne fera jamais assez l'éloge de ce film et de ce petit robot. Si vous avez la chance de le voir en salles, Pixar poursuit sa

tradition de vous offrir un délicieux court-métrage en début de programme : **Presto**, un court délirant qui oppose un magicien à son lapin vedette. [HM]

The Happening : que se passe-t-il avec M. Night ?

Elliot Moore est enseignant en sciences, au niveau secondaire, à Philadelphie. À la suite d'une vague de suicides touchant New York, puis Philadelphie, qui a causé un vent de panique dans les États du nord, Elliot et sa femme Alma tentent d'échapper à l'épidémie qui semble se répandre à une vitesse folle. Personne n'a idée de la cause de cette vague de suicides, mais le mal semble être le fait d'une toxine aéro-gène.

La bande-annonce de **The Happening** était assez typique des accroches de M. Night Shyamalan et laissait croire à une variation sur **Signs**. Le film joue effectivement sur les mêmes cordes mais, malheureusement, il est bien moins achevé que ne l'était **Signs**. En gros, quelque chose se produit, les gens se figent et se suicident de toutes sortes de manières. Comme nous suivons un microcosme – un petit groupe de gens partis de Philadelphie en train qui tentent de survivre et de comprendre la cause de cet empoisonnement –, nous n'en savons pas plus qu'eux tout au long du film. La peur frappe, et les survivants tombent les uns après les autres au mal mystérieux alors que les explications se font de plus en plus rares, de plus en plus minces.



A posteriori, il est difficile d'ignorer les mauvaises critiques reçues par le film à sa sortie en salle. Pourtant, je n'ai pas trouvé qu'il s'agissait d'un si mauvais film que ça. J'ai même estimé que pour un film construit autour d'une

idée de série B, il s'agit d'un divertissement fort correct. La direction photo est léchée, la mise en scène est inventive et possède un rythme lent mais qui maintient l'intérêt et l'inquiétude – la marque de commerce de Shyamalan. Il contient son lot de bons moments, très efficaces, au niveau du suspense (effets de caméra, musique, etc).

Côté casting, Mark Wahlberg joue avec justesse monsieur tout-le-monde et j'ai bien aimé l'interprétation aérée et décalée de Zooey Deschanel, qui se démarque complètement du personnage typique de la fille qui suit le héros dans un film à suspense. On pourrait reprocher au cinéaste d'avoir réalisé quelques scènes qui mettent vraiment mal à l'aise (pas facile de filmer des suicides de masse sans dépasser la dose), mais ces scènes étaient nécessaires à l'histoire racontée. Bref, on dirait presque qu'il s'agit d'un bon film !

Presque...

Le problème majeur – et c'est difficile à imaginer dans un film écrit par M. Night Shyamalan –, c'est le scénario. On pourrait pardonner quelques longueurs dans le second tiers, la voix pseudo-écolo trop appuyée, sous-utilisation de John Leguizamo, mais le grand problème de **The Happening**, c'est le manque d'originalité. Le thème, le développement de l'histoire, les éléments de surprise, tout ça a été vu ailleurs et, dans le cas de certains éléments, relève pratiquement du cliché. J'avoue que c'est d'autant plus consternant que c'est la première fois que je fais ce constat chez Shyamalan. Si la finale nous réservait une surprise ambitieuse, je ne dis pas. Mais non. Même si le film ne se termine pas nécessairement sur la note attendue, c'est très convenu et la confirmation de l'explication du phénomène amplifie les faiblesses de celle-ci.

Un film de série B de luxe, qui doit être apprécié pour ce qu'il offre. [HM]

The Mummy: Tomb of the Dragon Emperor : copier-coller-projeter

Rick O'Connell et sa douce Evelyn ont laissé leur vie d'aventuriers derrière eux. Il est clair que chacun s'emmerde dans une vie bien rangée – Evelyn est devenue auteure à succès en racontant leurs aventures contre les momies mais souffre devant une page blanche, ayant épuisé sa source d'inspiration. Ils sont heureusement appelés par le gouvernement pour transporter un artefact important en Asie, où les attendent leur fils... et la momie du légendaire empereur Han, transformé en pierre par une ancienne malédiction. Évidemment, ça ne sera pas long avant que l'empereur se réveille et forme le projet de réveiller son armée

de pierre au grand complet pour reconquérir le monde. La famille O'Connell repart donc à la chasse à la momie.

The Mummy : Tomb of the Dragon Emperor est un étrange objet cinématographique. Il semble sorti de nulle part et n'aller nulle part. Nous avons abandonné l'univers de Rick O'Connell après le second volet de ses aventures, compétent par ailleurs mais qui, déjà, répétait un peu trop le premier film. Il aurait fallu que cette troisième aventure surprenne avec quelques idées nouvelles. Ce n'est pas du tout le cas. Techniquement, tout y est : il y a de nombreuses scènes d'action, les effets numériques sont ambitieux et relativement bien rendus et on voit mal comment faire des reproches aux acteurs.

Mais ce n'est pas parce qu'on est capable techniquement de filmer et monter des scènes à grand déploiement que l'on devrait nécessairement le faire.

Il n'y a pas une once de nouveauté ou d'originalité dans le scénario. Si la momie de ce volet a les yeux bridés au lieu du crâne rasé, ses motivations, sa malédiction et les diverses étapes de son retour à la vie sont des calques absolus de l'Imnotep des deux premiers films. Seule différence, Han était le mauvais garçon du triangle amoureux alors qu'Imnotep était le bon. Aussi, il y a la présence du jeune *sidekick* (le fils), l'histoire d'amour avec la jeune Chinoise, et nombre d'autres éléments remâchés et prévisibles dans ce genre de film.



The Mummy, en 1999, était un sous-produit d'*Indiana Jones*, mais un excellent sous-produit. **Tomb of the Dragon Emperor** n'est qu'un sous-produit de **The Mummy**. Les Yétis numériques demeurent... des créatures numériques, sans que le spectateur ne ressente l'émerveillement que devrait susciter ce type de création. Et même si j'aime bien Maria Bello, le changement d'actrice pour jouer Evelyn (c'était Rachel Weisz dans les deux films précédents) ne fait rien pour nous aider à embarquer dans l'histoire non plus.

En fait, un étrange sentiment de décalage se dégage du film. Rick et Evelyn sont plus vieux, assez âgés en fait pour que leur fils soit dans la vingtaine. Cet écart de temps beaucoup plus important dans l'univers fictionnel que dans la réalité – sept ans séparent les second et troisième volets de la série – entraîne un décalage entre ce film et l'univers dans lequel il prend place. Résultat : le film ne semble pas se dérouler dans l'ordre des choses, un sentiment inconfortable qui perdure pendant la projection. Ce n'est pourtant pas tant l'idée de faire vieillir vos personnages qui est en cause, que la manière de le faire, et le bon *timing* pour le faire. La preuve, c'est que ces considérations ne posaient aucun problème dans un film comme **Indiana Jones and the Kingdom of the Crystal Skull**.

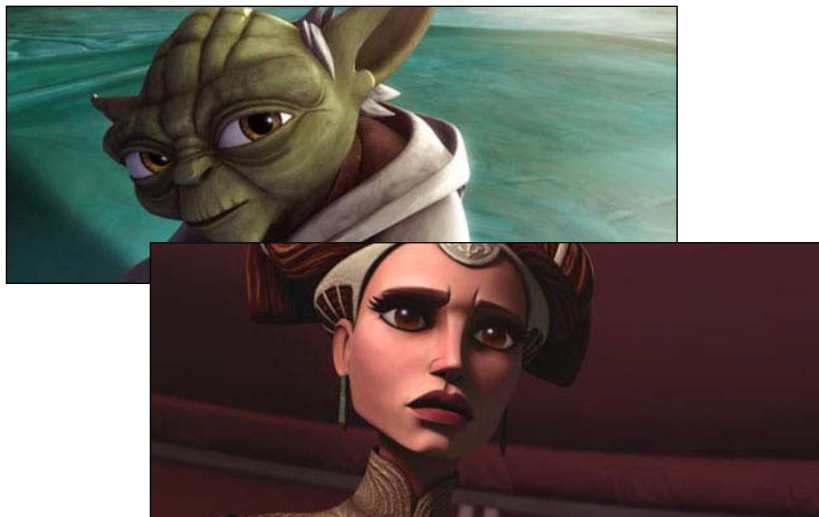
Enfin, si vous cherchez un moyen de passer deux heures de détente dans une ambiance humoristique, le visionnement ne sera pas pénible, mais il ne faut pas s'attendre à plus que ça. [HM]

Star Wars – The Clone Wars : comme un OVNI

Je parlais d'étranges objets cinématographiques dans la critique précédente. En voici un autre. Les curieux auront vu une ou deux bandes-annonces, les fans des films de *Star Wars* auront été intrigués, mais je ne suis pas arrivé à trouver un véritable engouement pour la sortie de ce nouvel opus sur grand écran. Il faut dire que même si Lucasfilm nous a habitués à toute une panoplie de productions dérivées des films *Star Wars*, c'est bien la première fois qu'il offre un de ces produits sous forme de long-métrage – excluant bien entendu les six films sortis entre 1977 et 2005.

Je pense que **The Clone Wars** en décevra plus d'un. Il s'agit d'un film d'animation, dont l'action se déroule quelque part entre **Attack of the clones** et **Revenge of the Sith** dans la chronologie

starwarsienne. Nous sommes donc en pleine guerre et Dooku a organisé le kidnapping du fils de Jabba the Hut en complotant pour faire passer le crime sur le dos des Jedis, alors que ceux-ci tentent de rescaper l'enfant du bandit. Chaque camp tente en fait de négocier une alliance avec Jabba pour profiter de son appui dans les territoires qu'il contrôle. Anakin Skywalker et Obi-Wan Kenobi représentent bien sûr les Jedis pour la république.



Sans être dépourvue d'intérêt, l'idée de base n'est pas très originale non plus. Comme il s'agit d'un épisode intercalaire, l'action manque d'intensité ; forcément, le fait de connaître la suite sabote les efforts des scénaristes de **The Clone Wars** pour que l'on s'inquiète du sort des personnages. Question de pimenter l'intrigue, on nous balance quelques nouveaux visages, dont Ahsoka Tano, une Padawan pour Anakin Skywalker, mais l'artifice se révèle peu convaincant, compte tenu du peu (ou pas) d'espace consacré à ces personnages dans les épisodes cinéma suivants.

Mais si on veut être honnête avec **The Clone Wars**, il faut le replacer dans son contexte, ce qui signifie qu'il vaut mieux se détacher un peu des six films déjà réalisés. En plus d'être située dans une galaxie très très lointaine, la constellation *Star Wars* est très étendue. Il y a eu des jouets, des livres, des romans, des jeux, alouette. On peut même considérer que c'est George Lucas

qui a défini le concept même de produits dérivés du cinéma. **The Clone Wars** se situe en réalité dans le prolongement de la série télé **Clone Wars** (2003, 25 épisodes) qui était en animation 2D ; même que c'est le pilote d'une nouvelle série qui sera diffusée à partir d'octobre 2008, **The Clone Wars** (100 épisodes prévus, animation 3D).

Une fois qu'on l'accepte pour ce qu'il est, le film n'est pas aussi mauvais que certains critiques veulent le laisser croire (20 % au *tomatomètre*). Certains épisodes de la guerre entre la république et les troupes de Dooku ne valent peut-être pas la peine d'être montrés de manière aussi étendue, mais c'est une faiblesse dont souffrent aussi certains des six films originaux. L'ensemble se laisser regarder avec un sourire, avec l'impression parfois de regarder un jeu vidéo mené par un joueur de bon calibre. Le scénario n'est pas idiot, en dépit de certains dialogues qui ne volent pas très haut, le tout étant parsemé de l'humour bon enfant typique des productions de George Lucas, que l'on aime ou pas. La seule note qui m'ait réellement agacée est la personnalité d'Anakin, qui apparaît beaucoup moins sombre dans ce film que dans les épisodes précédents et suivants.

Enfin, d'un point de vue technique, peu de reproches peuvent être dirigés vers Lucasfilm, puisque le film est réalisé avec rigueur et compétence (si on aime l'animation de ce type). On a même réussi à engager quelques acteurs des films pour les voix de Mace Windu, Count Dooku et C-3PO, et on a tout de même fait l'effort de trouver des acteurs aux voix très proches des originales pour les autres personnages. L'ensemble n'est donc pas si étrange à regarder, on s'adapte.

The Clone Wars, bien que sorti en salles, ne s'adresse donc pas directement aux amateurs de cinéma de l'univers Star Wars, mais bien aux fans des produits dérivés, animés ou non. [HM]

Journey to the Center of the Earth

Voici ce que vous devez savoir au sujet de ce film : maintenant qu'il n'est plus projeté en salles, vous n'avez plus aucune raison de le voir avant que ne se popularisent les écrans de cinéma-maison capables de créer l'illusion d'une projection en trois dimensions.

Depuis les percées technologiques des dernières années, on constate un engouement des studios et des propriétaires de salles

de cinémas pour le cinéma 3D. Correctement annoncé comme une expérience impossible à reproduire sur un écran de télévision ou d'ordinateur, le cinéma 3D nouvelle vague (souvent appelé « Real D ») utilise des écrans et verres polarisés pour une expérience en couleurs naturelles, sans les maux de têtes souvent associés aux technologies précédentes. Plus de 1100 salles en Amérique du Nord ont été converties au format 3D ces dernières années, et des films animés tels **Meet the Robinsons** et **Beowulf** sont parmi les plus récents à avoir profité de cette opportunité.

Mais attention : **Journey to the Center of the Earth** est le premier film de fiction non-animé conçu pour être projeté en 3D à si grande échelle. Ceux qui parlent de la mode des films comme « manèges de parc d'attraction » ont rarement eu autant raison. L'intrigue, au sujet d'un géologue et de son neveu partant à la recherche d'un frère/père disparu (en profitant d'une copie du



roman de Jules Verne comme guide), n'est qu'un prétexte pour une série de cascades entre précipices, cavernes, dinosaures, poissons-tueurs et autres dangers survenant au centre du monde. Comme dans le roman,

ça commence en Islande et ça se termine en Italie. Mais n'espérez pas plus de points de correspondance.

Le scénario ne pourrait être plus moche. Brendan Fraser continue de jouer le grand clown, et la présence d'un jeune adolescent ne fait que confirmer l'âge du public-cible. On grince des dents devant les dialogues artificiels qui relient chaque section du manège 3D, et une sous-intrigue « comique » où homme et garçon se disputent l'affection de la jeune guide islandaise qui les accompagne n'est qu'un des nombreux faux pas de l'histoire.

Du point de vue technique, le bilan est plus positif. La technologie « Real-D » est plus confortable que celle des lunettes rouge/bleu, et si le film n'échappe pas à la tradition 3D de projeter des objets au visage de l'auditoire, certaines scènes laissent de meilleurs souvenirs. On admirera une séquence où le jeune protagoniste doit franchir un pont de roches tenues en l'air par pure force magnétique. Et il y a toujours le tyrannosaure aussi improbable que féroce qui domine une des séquences finales.

Ces plaisirs, cependant, ne se goûtent que sur le millier de salles de cinéma en Amérique du Nord qui possèdent les écrans polarisés nécessaires. Les « heureux » qui ont donc vu **Journey to the Center of the Earth** dans ces conditions pourront donc snober les masses qui verront le film en 2D sur DVD. Mais reste à voir si l'art cinématographique a *besoin* d'une troisième dimension... car en dehors du marché des manèges, ce film n'est qu'une autre démonstration que le vide en 2D ou en 3D, ça se ressemble pas mal. [CS]

Death Race

Que les nostalgiques du film de 1975 de Roger Corman se rassurent : la nouvelle mouture de **Death Race** ne remplacera pas le film original. Comme tant de *remakes* qui s'évertuent à éliminer tout ce qu'il y avait d'intéressant dans les films



qui les inspirent, celui-ci refuse l'humour noir de l'original pour se métamorphoser en un terne film d'action de série B qui ne passera certainement pas à l'histoire.

En fait, cette « refaçon » pourrait être un prélude au premier film. Loin d'être un phénomène social à l'étendue de la nation, les courses à mort sont une forme extrême de télé réalité, organisées par une directrice de prison cherchant à maximiser les profits de son pénitencier à but lucratif.

Si vous avez vu la bande-annonce, vous connaissez toute l'intrigue. Un homme compétent est injustement condamné pour servir de viande froide à l'organisatrice des courses, mais c'est sans importance. L'emphase de ce film est sur la course, la casse, et les bolides équipés de mitrailleuses qui servent de chariots aux criminels qui finissent par se trouver un ennemi commun. N'espérez pas de dialogues raffinés ou d'humour qui transcende les blagues sanguinaires.

Le déroulement des péripéties est purement mécanique : une première course pour expliquer les règles du jeu ; une deuxième pour éliminer une bonne partie des participants à l'aide d'un

élément complètement injuste ; et une troisième course pour boucler l'intrigue entre les derniers participants. Ça tourne en rond *longtemps*.

À quelques rares exceptions, la cinématographie est grise et les scènes d'action ne sont pas nécessairement plus excitantes. Le réalisateur/scénariste Paul W. S. Anderson a quelques demi-réussites à son actif (**Event Horizon**, **Resident Evil**), mais celles-ci se font de plus en plus lointaines. Même ceux qui espèrent un bon film d'action de série B resteront étrangement indifférents.

Quant à l'aspect sociocritique de l'original, oubliez ça. Après les cinq premières minutes et la description des prisons privées dans une Amérique en pleine dépression économique, **Death Race** ne s'attarde jamais aux implications d'un tel divertissement. En fait, il est stupéfiant de voir jusqu'à quel point le scénario passe à côté d'éléments qui auraient pu ajouter un peu de piquant. Par exemple, la plupart des conducteurs mâles sont assistés par de jeunes navigatrices (présentées au ralenti), mais le film les oublie lorsque automobiles et conducteurs périssent horriblement. Si quelqu'un cherchait un exemple de néomisogynie dans le cinéma d'action...

Bref, **Death Race** réussit l'exploit de basculer du côté obscur de la critique sociale. Alors que le premier film, sous le couvert d'un divertissement de bas étage, remettait en question la société existante au moment de sa création, le *remake* se révèle au contraire un pur produit du marché du cinéma actuel. Regardez-le et réfléchissez sur ce qui est nécessaire (ou inutile) pour qu'un film se retrouve sur les écrans de cinéma d'aujourd'hui. Méditez sur les marottes du réalisateur, qui compte déjà à son actif une douzaine de productions assez populaires. Et réfléchissez à votre complicité dans ce système. Car le film a été tourné à Montréal, avec tout ce que ça suppose de soutien financier par l'intermédiaire de vos taxes... [CS]

Hancock

On critique facilement le cinéma hollywoodien, mais il ne faut pas minimiser ou prendre pour acquis le professionnalisme des studios américains. Malgré les scénarios simplistes, les personnages convenus et les dialogues sans surprise, ce cinéma à succès est savamment contrôlé par des gens qui savent ce qu'ils font. Les spectateurs en ont pour leur argent, et la faillite de certains



blockbuster est plus souvent une question d'ambition ou de propos que de réalisation.

Cet état de fait rend l'existence d'un film vraiment déjanté tel **Hancock** d'autant plus bizarre. Rarement aura-t-on vu un film à grand déploiement (lancé pour la fin de semaine du 4 juillet, rien de moins !) aussi grossièrement disjoint, partagé entre une première moitié potable et une deuxième moitié beaucoup moins sympathique. Rarement une prémisse si assurée aura débouché en queue de poisson si mystifiante. Rarement le spectateur aura-t-il eu l'occasion de se demander qui était *véritablement* aux commandes d'un film destiné au très grand public.

Mais commençons par décrire la première moitié de **Hancock**, celle qui est annoncée dans les bandes annonces, celle qui traite d'un super-héros qui possède les pouvoirs de Superman (invulnérabilité, force, vol autonome) sans sa rigueur morale. Hancock (joué par l'irrésistible Will Smith) est maladroit, alcoolique et misanthrope. Ses exploits virent en catastrophes, et l'hostilité de la population de Los Angeles finit par venir à bout de sa bonne volonté. C'est alors qu'un spécialiste en marketing se charge de refaire sa réputation à l'aide d'un séjour en prison, d'une cure de désintoxication, d'un cours d'étiquette et d'un nouveau costume.

À quelques détails près (dont quelques ruptures de ton et de la violence inutile), cette première moitié de **Hancock** est satisfaisante. L'idée est savoureuse en cette ère polluée de films de

super-héros tous aussi grandioses les uns que les autres. En attendant **Watchmen**, pourquoi ne pas nous intéresser à la rédemption d'un super-héros dépassé par ses propres pouvoirs, en effet ?

Mais quelque chose cloche. Cet arc dramatique se clôt après une quarantaine de minutes. C'est alors que le film pivote en l'espace d'une scène, laissant une audience mystifiée devant un changement radical de la nature même du film. Le scénario passe de l'humour iconoclaste à une tragédie mystico-romantique quelque peu indigeste. Ce n'est pas un accident si la bande-annonce de **Hancock** ne laisse rien entrevoir de cette seconde partie : le film qu'on promet au public n'est pas celui qu'on projette en salles. Et ce changement de cap ne conduit pas à un film plus puissant ou plus intéressant. L'intrigue devient de moins en moins cohérente, et la métamorphose du film en drame tonitruant rompt le pacte conclu entre le film et l'auditoire durant la première partie.

Le résultat défie la conception que l'on se fait du professionnalisme du cinéma hollywoodien. Est-ce que quelqu'un, n'importe qui, a soulevé au moins un *doute* à la lecture du scénario ? Qui a pu convaincre toute l'équipe d'un *blockbuster* américain qu'une comédie de super-héros devait déboucher en drame sanguinolent ? Une chose est certaine : on ne pourra pas dire qu'Hollywood est sans surprise. **Hancock** offre une expérience unique. À vos risques et ébahissements ! [CS]

The Incredible Hulk

Bonne nouvelle : cette réinitialisation de la franchise Hulk est nettement supérieure au mélodrame exaspérant que nous avait offert Ang Lee il y a cinq ans. Rappelons brièvement que malgré des recettes de 150 millions, **The Hulk** avait été un des échecs les plus retentissants de l'été 2003, rebutant critiques et audience avec un scénario déprimant et des effets spéciaux inégaux. Le film avait chuté tellement rapidement que personne ne s'attendait à une suite.

Mais les droits à la franchise cinématographique Hulk étant entretemps revenus à Marvel, ceux-ci ont décidé de tenter le coup à nouveau, en gardant un peu plus de contrôle sur le scénario du film. Cette « remise à neuf » de la franchise ne s'embourbe pas dans une histoire d'origine. Le générique du début

du film se charge de raconter la contamination du docteur Bruce Banner et son affection pour Betty Ross, si bien que lorsque le film démarre vraiment, on se trouve dans les favelas de Rio de Janeiro, alors que Banner (Edward Norton, efficace) se terre en espérant trouver une cure à sa condition – qui est, faut-il le rappeler, de se transformer en monstre destructeur lorsqu’il ressent de la colère.

Or rien n’est jamais simple dans l’univers des super-héros. Une succession d’incidents a tôt fait de révéler l’existence de Banner aux militaires américains, le poussant à revenir aux États-Unis pour trouver un traitement. Quête futile s’il en est une



(une solution efficace signifierait la fin de la franchise, après tout !), cette prémisse débouche tout de même en une intrigue assez ingénieuse lorsqu’un soldat luttant contre le Hulk est à son tour transformé en menace encore plus terrible. En parallèle, Banner renoue avec Betty Ross et semble même être en mesure de guérir. Mais se serait-il désarmé au moment même où lui seul peut lutter contre une nouvelle abomination monstrueuse ?

Les similitudes de ce nouveau Hulk avec le succès d’**Iron Man** sont nombreuses et pas entièrement dues à la coïncidence : grâce à des scénaristes plus astucieux que d’habitude, le film sait éviter les passages trop familiers, et exploite les facettes du personnage pour façonner une intrigue satisfaisante. La réalisation de Louis Leterrier est compétente, et l’interprétation d’Edward Norton rend Bruce Banner nettement plus intéressant que son *alter ego* vert, contournant ainsi un des écueils les plus communs aux films de super-héros.

Mais les compliments atteignent rapidement leur limite. Pour un film de super-héros, il est curieux de constater que les scènes d’action en sont le talon d’Achille, évoluant sans progression dramatique et se concluant abruptement sans sentiment de satisfaction. Une part du blâme repose sans doute sur un montage beaucoup trop agressif qui menace la cohérence de l’intrigue. Des rumeurs suggèrent que le montage a, en fait, corrigé les

défauts d'un scénario beaucoup plus ridicule que ce qui est paru à l'écran. La « novélisation » du film offre apparemment un aperçu de cette intrigue plus faible. On présume que le DVD saura confirmer ou infirmer ces ouï-dire.

Quoi qu'il en soit, cette mouture du Hulk aura au moins le mérite d'offrir une expérience à la fois satisfaisante à tous et fidèle au ton de la mythologie Hulk. Si les cinéphiles plus sévères restent déçus du résultat, surtout comparé à des succès comme **Iron Man** ou **The Dark Knight**, on leur recommandera de revoir **The Hulk**, version 2003, pour une plus juste perspective. [CS]

Babylon A. D.

Certains films nous laissent sur des questions profondes : quel est le sens de la vie ? où tracer la frontière entre croyance et rationalité ? Dans le cas de **Babylon A.D.**, la seule interrogation qui vient à l'esprit alors que déroule le générique final est : pour-quoi ce film existe-t-il ?



Que ceux qui es-
péraient une adaptation
fidèle du roman de
Maurice Dantec se ré-
signent. À part une partie
du titre, quelques noms
propres et le concept d'un
mercenaire protégeant
une jeune fille extraordi-
naire, bien peu de chose
a survécu au passage du livre au grand écran. Montréal n'y est même plus, remplacée par New York comme destination ultime de Toorop et sa charge.

Des voix ironiques diront qu'au départ il n'y avait rien de trop cohérent à adapter dans le roman d'origine, et le début du film semble leur donner raison. Malgré des ellipses brutales, **Babylon A.D.** est tout d'abord plus abordable que le livre, présentant l'intrigue avec une certaine assurance. Ce n'est que par la suite que le film souffre, lui aussi, d'une désintégration cognitive, menant à un dernier tiers généreux en action et effets spéciaux qui frise l'incompréhensibilité. Comment les personnages savent-ils ce qu'ils pensent savoir ? Qui en veut à qui et pour quelle raison ? Quelle est la nature des pouvoirs surnaturels que

démontrent les personnages ? Que tente de nous dire, diantre, le réalisateur avec cette salade ? Une conclusion fade et abrupte nous laisse en plein mystère.

L'explication se retrouve peut-être dans la gestation difficile du film, avec un tournage écourté, une sortie sans grande publicité et une guerre de mots entre le studio Fox et le réalisateur Mathieu Kassovitz – qui a depuis renié le film. Des rumeurs planent au sujet d'un scénario plus complet et de séquences laissées dans la salle de montage. Une chose est vérifiable : les Nord-Américains auront eu droit à une version de 90 minutes ; les Européens, eux, auront droit à une version comptant onze minutes de plus...

Tout n'est pas une catastrophe. Les acteurs s'en tirent bien : outre Vin Diesel et Michelle Yeoh, admirables en toutes circonstances, on notera un rôle mémorable pour Gérard Depardieu en mafioso, et les rôles bizarres pour Charlotte Rampling et Lambert Wilson. Le sens visuel dystopique de Kassovitz est parfois intéressant, avec quelques scènes assez mémorables au début du film. Hélas, on retombe dans l'ordinaire avec des scènes d'action sans grâce, pendant que l'intrigue s'embrouille de plus en plus en science-fiction. Car les pouvoirs divins des personnages semblent tenir du n'importe quoi : du mysticisme sans cohérence ni rigueur, sur fond de décors futuristes. Le DVD contiendra peut-être des réponses, mais est-ce que quelqu'un voudra vraiment les connaître ? Une chose est certaine : les minutes manquantes devront être *extraordinairement bonnes* pour hisser ce film plus haut que la médiocrité.

Le plus dommage dans tout ça, c'est que la SF francophone aura rarement bénéficié d'une aussi bonne opportunité d'avoir un impact international. À quoi ça sert si c'est pour patauger dans la même mare vaseuse que tant de films médiocres de SF ? Est-ce le genre de film qui va convaincre le public de s'intéresser à la SF française ? Après tout, Hollywood est parfaitement capable de faire des mauvais films authentiquement états-uniens ! [CS]

